

PRIX
\$2.00

Le coin du feu.

Revue
FÉMININE MONTREAL

LE COIN DU FEU

Revue Mensuelle

ABONNEMENT :
\$2.00 PAR ANNEE. }

JUILLET 1893

ADMINISTRATION :
{ 63 RUE ST. GABRIEL.

SOMMAIRE

| | | | |
|---|--------------------------|----------------------------------|-------------------------|
| CHRONIQUE. | <i>Mme. Dandurand.</i> | LA MODE. | *** |
| SOUVENIRS DE VOYAGE. | <i>Yvonne.</i> | LA PAGE DES ENFANTS. | <i>Edouard d'Auban.</i> |
| PETITS COURS DE MYTHOLOGIE. | *** | LA SAINT JEAN BAPTISTE. | ** |
| PAROLES CHRETIENNES. | <i>Le R. P. Marchal.</i> | ICI ET LA. | *** |
| UN JUGE IMPITOYABLE. | <i>Canadienne.</i> | LOCUTIONS VICIEUSES. | ** |
| TRAVERS SOCIAUX (les émancipées). | <i>Marie Vicuxtemps.</i> | CUISINE. | <i>Tourne-Broche.</i> |
| CONSEILS DE LA MÈRE GROGNON | *** | LE PARI D'UN PHYSICIEN. | ** |
| LITTÉRATURE. | <i>Méteore.</i> | LETTRES D'UNE MARRAINE. | <i>Em. Raymond.</i> |
| SAVOIR-VIVRE. | *** | SOLUTIONS, ENIGMES, ETC. | ** |
| HYGIÈNE. | ** | LE RÉQUISITIONNAIRE. | <i>H. de Balzas.</i> |

ARTHUR LEMIEUX, D.C.D., L.C.D. GUSTAVE LEMIEUX, L.C.D.

A. & G. LEMIEUX,

CHIRURGIENS-DENTISTES,

187 RUE ST. DENIS

TELEPHONE 7224.

N.B.—Nous apportons un soin tout particulier aux dents des enfants, aux obturations en or et à la correction des dents irrégulières.

NOTES DE L'ADMINISTRATION.

Nos abonnées sont priées de nous envoyer sans retard le prix de l'abonnement par lettre enregistrée ou mandat poste,

Adressez :

LE COIN DU FEU,

63 rue St. Gabriel,

Montréal.

Chronique

DARMI les vieillards dont le génie et l'activité étonnent le monde, il y a d'abord le vénérable septuagénaire du Vatican, puis l'ogre de Prusse, le redoutable Bismarck que le jeune empereur d'Allemagne, comme un nouveau David, a réduit à l'impuissance dans sa jalousie et sa fureur de régner.

Il y a aussi Gladstone que mes lectrices connaissent sans doute sous cette autre appellation flatteuse, *The grand old man*, décernée par ses compatriotes au premier homme d'état de l'Angleterre.

Pour couronner sa carrière il a entrepris une œuvre qui lui vaudra sûrement, Mesdames, vos sympathies.

C'est la libération d'une esclave. C'est l'indépendance de l'Irlande. Oh ! une indépendance relative qui retient encore d'une chaîne solide à travers le *Channel*, la ravissante Erin à sa mère ou plutôt à sa marâtre anglaise.

La conversion de cette dernière à des sentiments plus justes et généreux est en effet le but que poursuit depuis de longues années M. Gladstone.

La plus grande difficulté de son œuvre était d'obtenir des maîtres de l'Irlande l'acte de renoncement qui rendrait à l'opprimée la liberté qu'elle demande. Vaincre l'égoïsme, l'avarice, l'orgueil d'un propriétaire, on le comprend, est un des exploits les plus difficiles à exécuter. Décider un conquérant à relâcher l'étreinte de fer qui terrasse sa proie est un triomphe qui ne s'obtient que de haute lutte.

Nos pères le savent, eux qui durent prendre les armes pour obtenir les droits dont nous jouissons aujourd'hui et qui virent couler le sang des compatriotes dont le zèle passionné avait trop hardiment réclamé ces concessions légitimes.

Le grand vieillard a accompli ce prodige. Le peuple anglais en lui donnant à la chambre assez de partisans pour renverser le parti unioniste a consenti de fait, l'acte de justice.

Ce premier succès chez les nations républicaines comme les Etats-Unis et la France, où la volonté populaire est souveraine, eut été décisif. Mais en Angleterre les complications du système monarchique laissent encore au vainqueur un travail de géant.

Le amis de sa cause et surtout les protégés du vaillant octogénaire se demandent avec inquiétude si sa santé et son âge avancé lui permettront de mener jusqu'au bout cette glorieuse mais gigantesque campagne du *Home Rule*.

Car il faut savoir que le premier ministre a l'honneur d'avoir contre lui Sa Majesté la Reine, laquelle a été navrée dit-on de son triomphe, ainsi, que la Chambre des Lords qui a le pouvoir de paralyser les décisions du parlement, et dont un grand nombre des membres sont personnellement intéressés à maintenir les sujets irlandais en servitude. A la première, Gladstone a respectueusement imposé l'arrêt de la nation, aux seconds il a intimé l'ordre de se soumettre ou de se démettre.

Le progrès lent mais sûr de la cause irlandaise exaspère ses ennemis ; les esprits sont montés à un tel diapason, dit un journal français, qu'ils ne se soucient aucunement d'en appeler à la raison pure mais qu'ils s'adressent délibérément aux passions. On l'a bien vu à cette extraordinaire et indécente attitude d'une partie du public à l'égard du premier ministre, lors de l'inauguration de " l'Impérial Institute."

A cette solennité à laquelle le vénérable patriote s'était rendu sur l'invitation du prince de Galles, il fut hué et insulté par le reste de la compagnie, qu'on est conveuu d'appeler la *bonne compagnie*, hostile à ses vues politiques.

Un des adversaires les plus acharnés de Gladstone est le jeune lord Randolph Churchill, dont l'épouse, une Américaine (Melle Gerôme), est une favorite de la famille royale.

C'est elle qui, dans le comté où son mari brigue le suffrage des électeurs pour la députation au parlement, part à cheval, bat les routes et les campagnes afin de gagner des votes au candidat de son choix.

Comme si l'apôtre du Home Rule n'avait pas assez de ces redoutables adversaires, il faut que, comme dans toute chicane irlandaise, quelques-uns des intéressés mêmes s'interposent entre leurs antagonistes et leur défenseur.

C'est dans le cas présent la province d'Ulster qui se range du côté de l'ennemi. Et cette liberté qu'elle refuse pour son compte elle s'oppose violemment à ce que sa patrie en reçoive l'avantage.

On a vainement essayé de calmer son animo-

té en lui proposant de l'excepter du privilège. Elle repousse toute concession et continue de lutter contre l'affranchissement du territoire national.

Comment l'avenir jugera-t-il ces étranges citoyens, aveuglés par l'esprit de parti au point d'immoler la patrie s'ils le pouvaient, à leurs vues étroites. Bien sévèrement je le crains. Quelle corruption, quelle aberration de ce beau sentiment de loyauté, quelle sacrilège entente du patriotisme qui divise ainsi les fils d'une même famille et pousse ces Ulstériens à dépouiller leurs frères au bénéfice de l'oppressur.

L'Irlande est par elle-même une nation distincte de l'Angleterre. Ce qu'elle convoite c'est ce que les héroïques révoltés de 37 obtinrent pour nous au sacrifice de leur vie, c'est son autonomie, le droit de gérer ses propres affaires tout en restant tributaire d'Albion.

Je ne sais si mes lectrices auront eu la patience de me suivre jusqu'au bout dans ce résumé imparfait d'une des scènes les plus émouvantes de l'histoire contemporaine ; je me suis figuré que les malheurs et les espérances de la sympathique Irlande, cette cousine celte de notre race, intéresseraient leurs cœurs compatissants. Si ma prévision ne s'est pas réalisée je ne m'en prendrai qu'à mon inhabileté de narratrice.

∞ Cette susdite inhabileté est plus à son aise quand elle vous raconte les événements tout simples de la vie usuelle et quand elle se moque un peu, avec ou sans votre complicité, des innombrables travers de l'humanité.

C'est que l'inconséquence des hommes nous offre tous les jours des sujets de médire ou pour le moins de philosopher :

Vous savez que l'une des manies les plus coûteuses de la haute société européenne consiste dans l'acquisition des peintures de maîtres célèbres, anciens et nouveaux ; dans la réunion du plus grand nombre possible de toiles signées de noms illustres.

Cette passion artistique, où la vanité, dans la majorité des cas, joue le rôle principal, envahit même le Nouveau-Monde. L'invasion des millionnaires américains sur les marchés esthétiques d'outre-mer, n'a pas peu contribué à doubler l'art délicat de la peinture, d'une industrie fort lucrative.

Nos entrepreneurs voisins qui n'aiment pas à

rester en arrière, à preuve que leur devise officieuse est *Go ahead*, sont même en passe de se faire non-seulement parmi ceux qui achètent, mais au milieu des artistes qui obtiennent des médailles aux expositions et vendent leur tableau fort cher, une réputation enviable.

Nous nous rappelons avoir vu à Paris au salon de peinture de 1891, une immense toile représentant les trois Parques, dont une jeune compatriote de Cleveland était l'auteur, et qui fut jugée digne d'être achetée par le gouvernement français pour l'un de ses musées ou de ses monuments nationaux. Ce chef-d'œuvre d'une américaine était un des rares morceaux qui portassent en un coin de leur cadre doré, la petite plaque de cuivre sur laquelle sont gravés ces mots servant aux visiteurs à défaut de l'instinct artistique qui leur manque souvent, à juger de la valeur des différents concurrents : ACQUIS PAR L'ÉTAT.

Tout ce qu'il y a de riche et de célèbre en France est tenu d'avoir sa galerie de tableaux, à moins d'être cité comme excentrique, sinon comme sauvage.

La plus chère ambition de tel qui est moins riche et moins célèbre, est de le devenir assez pour pouvoir acquérir un chef-d'œuvre, quelque toile rare enviée par tous et dont la possession le poserait parmi les collectionneurs.

Cette mode en un mot, avec la fantaisie du bibelot — qui fait ressembler certaines maisons comme celle de Sardou, l'auteur dramatique, à un musée de céramique ou à un magasin de bric-à-brac, devient une nécessité imposée par la fortune.

Il est utile que les riches soient ainsi forcés de remettre en circulation les biens qu'ils accumulent, car l'amour de l'or pour l'or lui-même qui s'appelle l'avarice, étant un des vices naturels à l'humanité, le précieux métal dont tout le monde a besoin courrait le risque de s'immobiliser chez eux.

Quelle considération par exemple, a pu déterminer Alexandre Dumas à vendre sa riche collection, fruit des efforts, des recherches, des soins de toute une vie ? Par quel goût et quel amour nouveau ce dada ancien, cette passion invétérée seront-ils remplacés chez l'écrivain qui dépasse la soixantaine et par quoi sur ses murs tristes, les toiles aimées ?

L'auteur de Francillon ne semble-t-il pas faire une injustice à sa vieillesse en la dépouillant de

tous ces poétiques souvenirs et en dénuant sa maison de ce qui l'emplissait d'un monde de mirages, d'horizons infinis, de joies printanières, de légendes, de clartés, de rêveries profondes et douces... On ne comprend pas un pareil stoïcisme.

Je ne m'explique pas davantage celui de M. Coquelin, l'artiste de la Comédie Française connu et admiré du public montréalais.

Il a aussi vendu ses tableaux. Pourquoi ce sacrifice ! A quelle fin cette liquidation ? Est-ce le sens pratique attrapé chez les barbares d'Amérique, comme on nous désigne volontiers dans l'Olympe parisien, qui l'incite à convertir en un vil métal les visions de rêve, les miracles d'inspiration, le trésor d'Idéal que représentait sa précieuse collection ?...

Mais, quand il aura réalisé son million qu'en fera-t-il encore. N'aura-t-il plus la même joie d'être riche avec l'orgueil de le paraître. Cherchant les satisfactions que ce magot peut lui donner, ne recommencera-t-il pas à le refondre en Rembrandts, en Ruysdaëls, en Greuzes, en Bouchers, en Corots, en Meissonniers, etc. etc. A moins qu'il ne le donne aux pauvres... Qui sait si en jouant le rôle exquis de Gringoire, il n'a pas été séduit lui-même par cette misère spiritualisée, par cette aristocratique indigence à laquelle il sait gagner tout entiers notre estime et notre cœur. Il se pourrait alors que dédaignant tous les imitateurs de la *Grande Inspiratrice*, le Gringoire du Théâtre Français aille désormais, errant et chantant comme le barde du moyen-âge, demander à la nature ses joies saines et austères ; la beauté de ses crépuscules, le mystère poétique de ses *sous bois*, la sauvage grandeur de ses phénomènes plus ou moins bien copiés sur ces carrés de toiles achetés à prix d'or au temps de sa splendeur ; ce en quoi il se montrerait le plus grand philosophe de son siècle — de l'avis du comte Tolstoï.

∞ La simplicité patriarcale prêchée par le philosophe russe est à l'antipode de nos mœurs assujetties aux conventions. Je n'en demande pas d'autres preuves que l'incident d'un mariage fashionable sur lequel Dame Rumeur a glosé ces jours derniers.

Quelques-uns se sont offusqués du caractère profane qu'avait revêtu la cérémonie religieuse à laquelle les époux ont été unis. On a de ce fait distribué les critiques, qui à la famille de la mariée, qui aux ministres du culte.

Il nous paraît injuste de reprocher à ces derniers les concessions qu'ils font aux exigences des fidèles. Ne leur a-t-on pas imputé à crime le déploiement de draperies noires, l'éblouissement des chapelles ardentes et la turbulence pompeuse de toutes les cloches ébranlées pour les grandes funérailles.

Mais il est évident que ces coutumes fastueuses, que ce luxe onéreux sont bien plutôt l'effet du zèle de certaines familles à honorer leurs morts et de la vanité de celles qui imitent qu'une obligation créée par le clergé. Les fabriques ne forcent personne à draper et à illuminer les églises. C'est dans la société laïque qu'est né le préjugé que selon le rang qu'on occupe, il faut pour ses funérailles plus ou moins de chandelles et de coups de cloches.

Ces puérités ne sont rien aux yeux de Dieu que la pompe des cérémonies n'influence pas dans le jugement des âmes coupables ou innocentes. Tout chrétien ne doit donc voir dans un service funèbre que le saint sacrifice dont la valeur, indépendamment de ces mesquins détails, est la même pour le pauvre et le riche.

En considérant ainsi les choses sous leur vrai jour, on trouvera moins pitoyable le sort de l'humble et sainte âme pour laquelle on chante une messe matinale sans décoration, quand certain autre personnage dont la vie a été un scandale, reçoit l'absoute du haut d'un catafalque monumental et au son des clameurs solennelles de l'airain sacré.

Ces vaines apparences n'ont pas la prétention de symboliser l'accueil que le juste Dieu fait dans son paradis à sa servante fidèle et à la pécheresse repentie.

Il n'en tient qu'aux citoyens de réformer l'abus dont ils se plaignent.

Qu'un haut personnage seulement — se voyant dans la triste obligation de dicter ses dernières volontés — ordonne à ses héritiers de l'enterrer sans fla fla, et déclare qu'il se contentera d'une basse Messe, annoncée par une simple cloche, à laquelle accourront en foule tous ceux qui furent ses amis, et le bon exemple se propagera rapidement. L'on cessera de se croire déshonoré en donnant à ceux qu'on perd, de modestes funérailles en rapport avec son état de fortune.

M^{me} Dandurand.

SOUVENIRS DE VOYAGES.

L est de ces grandes scènes de la nature, qui sont pour l'âme une révélation du beau, et dont le souvenir ineffable demeure parmi les plus douces jouissances que nous réserve la vie.

C'est une de ces fortes impressions que fit éclore chez moi l'ascension du Mont Rigi en Suisse. Cette expédition, difficile autrefois, quand le pèlerin gravissait à pied la montagne n'est plus pour le voyageur qu'un jeu d'enfant—si jeu il y a—car prendre place tranquillement en chemin de fer, pour opérer la course ascensionnelle, a parfois coûté cher aux excursionnistes qu'un déraillement a précipités dans les gouffres béants qui s'ouvraient sous leurs pas.

Le Rigi dont l'altitude est de 1800 mètres, se dresse coquettement au-dessus du lac des Quatre Cantons, et regarde Vitznau la jolie, à ses pieds.

Le wagon qui nous conduit au sommet est poussé par une locomotive à laquelle il n'est point relié et sur laquelle il retombe dans la descente ; les deux voitures présentent cette singularité qu'elles s'aplatissent au centre du convoi. Sur la voie ferrée est l'échelle dans laquelle s'emboîte la roue d'engrénage destinée à retenir la fougue de notre coursier, s'il voulait se prêter trop complaisamment aux lois inquiétantes de la pesanteur.

Le coup de sifflet nous appelle ; en route, Adieu gentil essaim de jeunes vendeuses qui accourriez nous offrir des cerises et des fleurs, en route ... Chacun s'installe, en choisissant les meilleures places sur les banquettes vides qui attendent. Mais, inutile de se précipiter, la foule n'est pas grande.

Le convoi s'ébranle, se met en mouvement, on le sent au vertige qui s'empare de notre être ; nous montons.

Par un étrange effet de perspective, le plan incliné sur lequel nous avançons fait que tous les objets dépassés, arbres, clôtures, chalets, etc., se penchent, se couchent, se mettent en ligne oblique avec nous.

On atteint bientôt la région des nuages, épaisse brume qui nous enveloppe, mais les vapeurs disséminées à des altitudes différentes, nous permettent de distance en distance, dans les éclaircies qu'elles n'envahissent point, de frissonner à la vue des précipices qui s'ouvrent à nos pieds et dans lesquels

se jettent des torrents impétueux. Ici on a percé le roc et dans le tunnel que nous traversons, une pluie froide vient battre avec force les vitres des fenêtres, qu'on s'empresse de faire tomber. Là nous passons d'une cime à l'autre au moyen d'un viaduc, dont les arcades de fer, jetées dans le gouffre s'allongent démesurément pour trouver une base solide dans des antres mystérieux, produisant une illusion d'optique, qui fait croire au touriste étonné dont le rapide coup d'œil n'a pu sonder la profondeur de l'abîme, que les légers piliers vont crouler sous le poids de la voiture qui l'enlève. Aussi, le guide nous prévient-il qu'à ce passage hardi les dames poussent souvent quelques cris. Je pus moi-même attester le fait ; une de mes vis-à-vis en plongeant son regard dans ces profondeurs vertigineuses ne peut retenir un oh ! bien expressif.

On fait plusieurs haltes avant d'arriver au terme de l'ascension. Tout un peuple habite la montagne, et perche avec ses troupeaux sur ses grands pittoresques. Aux différentes gares sont des hôtels ; le dernier et le plus élevé est celui du Rigi Kulm ; c'est là que nous descendons. L'édifice est spacieux et d'une élégante simplicité. Il règne dans ces lieux un silence profond ; comme si l'on se sentait plus près de Dieu sur cette cime altière on partage le recueillement de la nature.

Dans une salle à manger, pouvant contenir de deux cents à trois cents personnes, nos dix voyageurs se sentent bien isolés, mais ils dégustent avec appetit les fameux *ris et pruneaux* avec lesquels nous avait familiarisés le spirituel Alp. Daudet.

Dans des pièces atténantes, on vendait des souvenirs de voyages : photographies et jolis petits riens, avec lesquels on s'amuse fort à tricher messieurs les douaniers dans leurs incessantes et intempestives investigations au passage de la frontière.

En retournant, l'azur perçait au-dessus de nos têtes, et les nuées s'enfonçaient dans les gorges de la montagne, s'étendaient au pied des villages comme une mer grisâtre, erraient parmi les cimes offrant un spectacle grandiose et sauvage. Je ne puis définir l'impression que cette scène fit naître en moi. Je me sentais comme perdue dans l'infini ; jamais la nature ne m'était apparue aussi grande ; mon imagination me reportait à ces temps dont il

est dit : tous les éléments étaient confondus. Je croyais voir le chaos !

La crainte seule de perdre une telle jouissance lui donnait de l'amertume, et dans mes considérations poétiques, allant me heurter à quelque idée philosophique, je songeais combien jamais on ne peut jouir parfaitement : peut-on penser sans souffrir que tout bonheur et tout rêve doivent finir ?

Mais les tableaux sont changeants et les impressions fuyantes au milieu de l'incomparable panorama de l'Eden suisse. Après cette mélancolie inspirée par une nature majestueuse et sévère, oh, surprise ! mes yeux qui erraient vaguement dans des régions brumeuses, se fixent tout-à-coup

sur la verte campagne, sur les eaux bleues du lac ; un rayon de soleil se glisse sur la terre, le dernier nuage s'éloigne, monte en flocon blanc jusqu'au ciel. Les prés sont éblouissants, tout y frémit, tout y respire, et nos cœurs, comme des exilés qui revoient leur patrie, se dilatent à ce retour de la vie, à cette joie, à cet épanouissement des choses oubliés là haut dans la contemplation infiniment triste de l'Infini. Les oiseaux chantent maintenant, les moucherons bourdonnent, mon âme déborde et je m'enivre de cette exubérance d'une riche et gracieuse nature. Délicieuse journée où tout me fut ravissement.

Yvonne.

Petit Cours de Mythologie.

Les autres enfants de Cœlus et Tellus furent en seconde ligne les Cyclopes n'ayant qu'un œil luisant comme une fournaise au milieu du front ; les quatre grands Titans d'une insolence et d'une fierté farouches ; enfin les Centimanés qui avaient, cent bras autour de leur corps et cinquante têtes sur leurs larges épaules.

Cœlus fut si épouvanté de leur laideur qu'il les enchaîna dans les cavernes de la terre. Les fils de Cœlus et de Tellus se marièrent aussi.

Saturne eut trois filles : Vesta, Cérès et Junon, et trois fils : Pluton, Neptune et Jupiter. De l'union de l'Océan avec Téthys naquirent les fleuves et trois mille filles.

Voici comment la fable raconte l'origine de l'homme et de la femme. Japet, l'un des quatre Titans eut de son mariage avec une des filles de l'Océan deux fils Prométhée et Epiméthée : le premier, ingénieux et prévoyant ; le second, imprévoyant et sot. Prométhée prit un bloc d'argile, le pétrit, et lui donna les proportions humaines, mais ce n'était qu'une statue inanimée, il lui manquait le souffle de la vie. Minerve, admirant la beauté de cette

œuvre, et voulant contribuer à sa perfection, trans porta Prométhée dans le ciel où il vit que c'était le feu qui animait tous les corps célestes. Il déroba une étincelle de ce feu, enferma son précieux larcin dans la tige d'une fêrule et le porta sur la terre. Alors il anima son ouvrage et lui donna la crainte du lièvre, la finesse du renard, l'orgueil du paon, la férocité du tigre et la force du lion.

Jupiter, irrité du larcin de Prométhée ordonna à son fils Vulcain, dieu du feu, de former avec de l'argile le corps d'une jeune femme. Tous les dieux la comblèrent de présents et Jupiter l'envoya à Prométhée avec une boîte mystérieuse qui renfermait tous les maux. Prométhée, se défiant de Jupiter ne voulut recevoir ni la jeune fille appelée Pandore ni la boîte. Epiméthée cependant l'épousa et ouvrit la boîte fatale d'où s'échappèrent les maux qui depuis n'ont cessé de désoler la terre. Il ne resta au fond de la boîte que l'espérance.

Jupiter fit attacher Prométhée sur un rocher du mont Caucase, où un vautour devait lui ronger le foie sans cesse renaissant. Après trente ans Hercule l'arracha à son supplice en tuant le vautour.

Paroles Chrétiennes.

L'or est dangereux parce qu'il est la clef magique avec laquelle on ouvre tous les cœurs ; le pionnier terrible qui fraye la route aux passions, en la débroyant de toutes les vertus mal affermisses. Aussi

quel est l'homme qui sait rester austère et humble malgré l'opulence ? C'est un prodige d'autant plus admirable qu'il est plus rare.

LE R. P. MARCHAL.

UN JUGE IMPITOYABLE.

Lil se poursuit actuellement dans un journal "de jeunes," une controverse quelque peu singulière. Ce journal, publié dans notre province, est français, mais le débat dont je vous parle ne l'est d'aucune façon, si ce mot de *français*, surtout, est toujours synonyme de politesse raffinée et de courtoisie chevaleresque. A bien chercher cependant on trouverait dans les élucubrations du jeune chroniqueur de l'*Union Libérale*, un vague indice des qualités du caractère gaulois. C'est d'abord une intention d'être caustique qui n'aboutit malheureusement qu'à un persiflage un peu rude ressemblant aux propos du délicieux marquis de *Tristesse et Sourires*, comme des piailllements de poussins ressemblent au chant du rossignol, comme la bonne humeur que donne la bière Boswell ressemble à l'esprit qui mousse dans le vin de champagne, et un couteau de cuisine à une aiguille d'or.

Vous citerai-je une ou deux saillies, que leur auteur ne semble pas éloigné de croire des modèles d'ironie légère ?

"Les femmes se croient bien supérieures à nous. Les poètes leur ont fait des compliments énormes et elles ont pris cela pour du vrai."

Qu'on juge de la fine cruauté du trait suivant :

"Elles n'ont pas les unes pour les autres les (femmes) un amour ardent. Les deux meilleures amies qu'on voit toujours ensemble ne se gênent point pour casser du sucre aux dépens l'une de l'autre (?) J'en connais qui s'en veulent à mort et qui se lancent des "Ma chère" à cœur de jour."

Mais le dangereux Nestor n'est pas toujours badin et ses délicates dissertations ont parfois des conclusions d'une philosophie profonde :

"Voyez-vous, dit-il, il y a toujours sous roche quelque petite jalousie, quelque rivalité, soit à cause d'un monstre d'homme, ou pour un ruban ou un joli chapeau."

On n'est pas plus impitoyable. Et quelle science en ce jeune homme ! D'un seul coup de pioche il atteint le fonds et le tréfonds de la conscience féminine.

Un monstre d'homme, un ruban, un chapeau ! voilà ce que vous recélez dans les plis de vos âmes complexes ô femmes, et vous vouliez le cacher à l'œil de Nestor !

Un chapeau, un ruban, etc...quoi, c'est là tout le mystère de ce sphynx éternel qui a inspiré tant de poètes, préoccupé tant de philosophes, occupé tant de moralistes. O Nestor ! que ne le disiez-vous plus tôt.

Je reconnais bien aussi une pointe de gasconnade dans le style du galant chroniqueur ; mais hélas, quel spadassin sans poésie, quel d'Artagnan dégénéré, quel chevalier fin de siècle qui s'écrie :

—C'est pour nous plaire que vous vous parez, mais nous ne nous occupons pas de vous.

Y a-t-il beaucoup de pays civilisés où de pareilles choses s'écrivent ?

Mais il faut lire encore :

" Vos menaces. Manchette, ne m'effraient pas plus que vos reproches me touchent. Vous me reprochez de ne pas faire de frais pour les jeunes filles. Je ne vois pas pourquoi je me donnerais du trouble. Qu'est-ce que cela me donnerait ? Avez vous jamais songé à me plaire ? Non, n'est-ce pas ? Eh bien je fais de même.

(Les italiques sont de nous, la syntaxe est de Nestor)

Suit un madrigal auquel il ne manque absolument que la rime :

" Vous êtes amusantes et j'ai du plaisir à vous regarder. Si je ne craignais votre courroux, je dirais que vous me faites penser à des petites bêtes mignonnes et jolies qu'on regarde prendre leurs ébats à travers une vitre. Il ne faut pas les toucher, par exemple, parce que ça mord."

Je parierais ma tête que Nestor s'est trouvé ici terriblement mordant et qu'il a relu ce passage avec complaisance. S'est-il seulement douté que sa flèche du Parthe se transformait en un monstreux pavé.

Assurément non. Les articles de l'écrivain de l'*Union Libérale*, respirent d'un bout à l'autre une imperturbable assurance, la sérénité d'un inconscient.

Avec la même tranquillité il traite les jeunes filles en bloc, de hautaines et prétentieuses, et conclut :

" Dans leur humble opinion tout le monde leur doit hommage. Elles sont les reines, nous sommes leurs serviteurs."

Mais quel sauvage prétend donc le contraire ?

A quel intervertissement de rôles rêvez-vous donc ? A quel âge moisi, antique Nestor, voulez-vous retourner. A qui selon vous, le sexe fort doit-il ses hommages, si ce n'est à la femme, reine reconnue de la société ?

Personne ne s'était encore avisé de quereller la civilisation sur ce point depuis longtemps réglé. Il appartenait à un canadien—génération de 1893—de remettre en question les droits de la femme au respect et au dévouement de son protecteur naturel.

Par exemple, je me refuse à associer à l'algarade de cet excentrique, les "jeunes" de l'*Union Libérale* en particulier (j'en connais personnellement de mieux résignés à l'état de choses établi), et ceux de notre société en général. Je ne saurais accepter comme le manifeste de la génération qui fait l'espoir de notre pays, les déclarations irréfléchies d'un chroniqueur peu policé. Mais oserais-je mettre les directeurs de journaux en garde contre certain défaut de surveillance qui les expose au jugement sévère des étrangers.

Je revendique donc pour la jeunesse masculine d'aujourd'hui des sentiments plus raisonnables que ceux que son porte-parole n'a pas craint d'afficher.

Il est également consolant de remarquer que ses contemporaines, décréées de *hauteur* et de *présomption* par celui qui les injurie, sans y penser peut-être, conservent la notion de leurs prérogatives et déconcertent les Nestors qui veulent l'égalité des sexes, c'est-à-dire la déchéance de la femme.

Il ne paraît pas qu'une pareille révolution doive s'accomplir de sitôt.

Le jeune littérateur québécois en trouvera la garantie dans l'apologie de notre sexe que prononçait tout récemment devant l'Académie Française l'auteur de *La Fille de Roland*. Cette phrase du discours de M. de Bornier le frappera peut-être.

Quand les jeunes gens disent avec une certaine fatuité : Nous connaissons les femmes ! Il est permis de leur répondre humblement : Prenez-garde ! A force de croire que l'on connaît les femmes, on ne connaît pas la femme !"

Le vénérable vieillard que M. de Bornier remplace à l'Académie, nourrissait un sentiment chevaleresque pour ce qu'il proclamait la meilleure partie du genre humain. Et c'est ce culte de M. X. Marmier, qui a offert au nouvel académicien l'occasion de décerner à la femme, au sein même de l'aréopage des maîtres de la pensée en France, cet hommage public.

"Je crois encore voir M. Marmier, dit-il, dans son cabinet de travail, qu'il préférerait à son salon, le dimanche, à l'heure où il attendait ses amis. De sa place il pouvait apercevoir, par les tapisseries entr'ouvertes, les visiteurs qui traversaient l'antichambre. Si c'était un homme, on le devinait à la politesse grave du maître de la maison ; si c'était une femme, on le devinait mieux encore à l'éclair de joie qui passait dans ses yeux. Il allait vers elle avec cette grâce des vieillards qui font oublier leur âge parce qu'ils ne l'oublient pas ; son regard avait la même attention voilée et le même respect, que la visiteuse fût jeune ou ennoblie par des cheveux blancs.

Voilà, dans une société polie et éclairée, les égards que l'on a et les sentiments que l'on éprouve pour les reines de la famille et de la société.

Si de concert avec des esprits aussi élevés nous réclamons le maintien de leur douce suprématie, ce n'est pas tant amour des adulations et de l'encens (quoiqu'à ces choses nous renoncerions avec peine, il est dur d'abdiquer) ; qu'appréhension du danger social résultant de la ruine de leur influence. Il ne faut jamais craindre les abus de pouvoir de l'élément féminin. Le vrai, le seul péril, je le répète est l'annihilation de sa puissance.

Prenez les familles où la mère n'est pas respectée, et les cercles sociaux où la femme n'est pas une autorité reconnue, et voyez si la moralité de ces milieux est bien ce qu'elle devrait être.

Après avoir ainsi sagement réfléchi, vous reviendrez jeunes Nestoriens, à la conviction que vous ne sauriez avoir trop de déférence pour le sexe auquel appartiennent vos mères et vos sœurs—ces pures créatures dont, avec un peu de franchise, vous vous reconnaissez moralement indignes de délier les chaussures.

M^{me} Dandurand.



Travers Sociaux.

IV

LES EMANCIPÉES.

S'il m'est arrivé de m'étendre sur la rigueur des lois du monde en ce qui regarde la liberté de la femme, ce n'est pas que je prétendisse les changer, ni que je voulusse prêcher à leur endroit la révolte. Je sais trop bien que les révoltées du despotisme social sont bientôt et fort tristement classées.

Elles forment la catégorie de celles qui jouissent pour un temps, d'une vogue *intense*. Elles sont ces reines éphémères auxquelles tous les favoris, tous les princes charmants de leur génération ont fait un bout de cour, sans jamais songer à les épouser.

Leur beauté, des charmes réels ont, de concert avec la complaisance et l'incurie de parents aveugles, déterminé leur vocation d'Emancipées.

Manquant d'une prudente direction et des conseils de l'expérience, elles subissent le sort que le monde égoïste et cruel fait à toutes ses idoles.

Qui les instruira, en effet, des revers qui suivent les triomphes faciles ? Qui avertira la pauvre petite, empressée de plonger ses lèvres roses dans la coupe enchantée, que la mousse capiteuse cache une lie amère ? Qui donc l'empêchera de suivre, comme le Chaperon Rouge de lamentable mémoire, la route joyeuse et fleurie qui s'offre à son exultante jeunesse, si ce n'est de sages et vigilants parents ?

Ceux-là au moins savent que le bonheur est un oiseau rare, une proie mystérieuse et délicate qu'on n'attrappe pas en faisant la chasse aux papillons. Ils n'ignorent pas qu'un bon mari — puisqu'en cette vallée de larmes ce mot résume tout ce qu'une femme peut souhaiter de mieux — ne se trouve pas toujours au sein d'un bruyant cotillon, sur un champ de tennis ou parmi les coquillages d'une plage à la mode.

Les chrysalides qui recherchent la bienheureuse occasion de se transformer en bons maris, fréquentent bien comme les autres les endroits profanes, mais s'ils ont la vanité d'y promener à leur bras celles qui font fureur, il est rare que sans s'arrêter à ces beautés d'étalage, ils ne cherchent parmi les jeunes filles moins populaires (j'emprunte le sens flatteur que les Américains donnent à l'adjectif *popular*), l'ange modeste qu'ils rêvent de voir à leur foyer ; c'est à de plus simples et de plus timides en réalité qu'ils parleront le langage grave et doux de l'amour sincère. C'est à celles-là qu'ils

diront avec émotion après un jeune poète canadien bien connu par ses succès dans la prosaïque science de la politique :

O vous dont la voix est si douce,
Dont le regard est infini !
Heureux celui qui dans la mousse
Avec vous bâtra son nid . .

C'est en vain qu'ils essaieraient d'ailleurs de faire entendre de pareilles choses à la mondaine brillante et frivole.

Cette conquérante, avide d'hommages nouveaux, préoccupée de la quantité plutôt que de la qualité des admirateurs, ne s'arrête pas à pénétrer le sens intime des déclarations qui pleuvent à ses pieds.

Qu'elles soient banales, sottes, convaincues ou spirituelles, peu importe pourvu qu'on les lui fasse.

L'habitude des louanges, l'adulation ont tellement exacerbé sa vanité que d'en manquer un seul jour ferait son malheur. Comme les pauvres reines pour qui le souci de leur rang et de leur réputation passe avant tout, elle arrivera insensiblement à sacrifier à son orgueil les plus chers intérêts de son cœur.

Avec quiconque l'aborde, elle prend l'initiative d'une conversation légère, badine, moqueusement sentimentale, — c'est ce qu'elle appelle flirter — qui déconcerte les sentiments sérieux.

Le flirt entre dans son système. Elle ne s'en cache pas. *Cela m'amuse* avoue-t-elle avec une certaine candeur. A chaque saison, aux eaux, à la ville, aux endroits où elle passe, on lui voit nouer de ces relations éphémères, romans dont elle brûle les étapes et qui même, dans certains cas, de promenades trop courtes par exemple, n'offrent pas plus de développements qu'une Table des Matières.

Pas un chapitre n'y manque cependant : Coup de foudre au commencement, au détriment du Roméo passager, adoration perpétuelle, entretiens éternels, promenades solitaires, tristesse au départ, promesse de s'écrire, larme peut-être, oh ! la larme y est quelquefois.

Et elle recommence ailleurs le lendemain ; c'est sa manière d'affirmer son empire. A chaque conquête, à chaque genou additionnel qui ploie devant ses charmes, elle ressent la joie de l'Indien atta-

chant à sa ceinture la chevelure d'un ennemi nouveau.

Mais cela ne peut pas toujours durer. Et que vaudront dans l'avenir toutes ces marguerites effeuillées, tous ces lauriers flétris? Des regrets, des reproches, des remords peut-être.

Je propose à la méditation des amateurs d'un sport plus innocent qu'innoffensif, la fable dans laquelle le bon Lafontaine s'est occupé d'elles :

La Cigale ayant flirté tout l'été..

Le monde est dur dans son jugement des émancipées. Avec la détestable logique qui est à son usage, il n'épargne aucune de ses séductions pour attirer dans le piège d'innocentes victimes, ce qui ne le gêne en rien pour n'admettre ensuite aucune circonstance atténuante dans l'arrêt qui les condamne.

Apprendrai-je aux personnes mal guidées qui ajoutent sans cesse au code reconnu de la bienséance, des exceptions par trop hardies, que les mêmes jeunes gens qui ont été le mobile ou les instigateurs de leur conduite audacieuse, seront justement les témoins compromettants dont le sourire énigmatique et plein de fatuité insinuera plus que la vérité.

Car le sexe protecteur de notre faiblesse féminine commence toujours par être son ennemi. Sa protection débute au point où ses tentations échouent; elle s'accorde à qui a eu l'héroïsme d'éviter ses embûches.

Si un homme trouve sur son chemin une innocente imprudemment lâchée, une étourdie livrée à elle-même ou une coquette trop amoureuse du flirt, le monde l'exonérera toujours d'avoir contribué à compromettre ces inconscientes désarmées.

— Qu'elles ne s'exposent pas, dit sa justice inexorable. Que les parents qui ont le souci de la réputation de leurs filles les gardent et les protègent. On n'est pas tenu d'avoir des égards pour ce qui traîne partout sans paraître appartenir à personne.

Comprenez-vous les parents ayant l'expérience de ces choses, connaissant la vie, et qui lancent leurs enfants sans guides dans le monde où elles ne rencontrent que dangers, hostilité et pas un bon conseil.

La première fois qu'une jeune fille va en soirée, sa mère trouve au retour plus d'une observation à lui faire, ou sur son maintien ou au sujet de quel-

qu'enfantine étourderie qui pour être le fruit d'une ignorance candide n'en doit pas moins être strictement réprimée :

Elle se sera laissé accaparer une partie de la soirée par quelque joli garçon, ou n'aura trouvé aucun inconvénient à s'établir avec un partenaire ayant la réputation d'un Flirt consommé, derrière un rideau; elle aura, profitant d'une disparition de la maîtresse de la maison qui ne permet pas les danses à deux, imité ceux qui demandent alors une valse à l'orchestre et s'empressent de faire quelques tours de contrebande; elle se sera au souper, et à son bout de la table, emparée de la conversation et n'aura pas craint peut-être de tenir tête à un groupe d'hommes s'amusant perfidement à la faire causer; il arrivera même que d'espiègleries en extravagances elle finisse par allumer la cigarette de quelqu'agréable fat qui aura eu l'audace de le lui demander.

Que sais-je encore tout ce que peut faire de folies analogues ou pires, une ingénue dont personne ne contient l'exubérante vivacité, que les sourires approbateurs et l'apparente admiration des hommes encouragent au contraire.

On a vu trop souvent le résultat d'un pareil entraînement car nos salons contiennent un grand nombre de ces émancipées au verbe haut, aux façons désinvoltes.

Pour ces victimes de notre anarchie sociale je ne puis ressentir que de la pitié et de la sympathie, car je réserve toute mon indignation pour les pères et les mères imprévoyants, qui les abandonnent sur une pente dangereuse.

Aux jeunes canadiennes de la génération actuelle on peut fort heureusement approprier cette peinture de la bourgeoisie de 1796 en France faite par un romancier de nos jours.

“ La liberté dont jouissaient les jeunes filles les exposait à des aventures et à des tentations, et leur cœur inexpérimenté sentait trop vivement pour se contenir toujours; mais contre le danger qu'elles affrontaient sans crainte, elles étaient défendues par une honnête nature transmise de mère en fille depuis des siècles, ainsi qu'une noblesse qui se transmettrait par les femmes et devenue invincible comme une habitude, infailible, comme un instinct.”

Il ne serait pas raisonnable toutefois de se reposer uniquement sur cet atavisme bienheureux qui fait nos compatriotes honnêtes comme leurs mères le furent. L'habitude de la vertu est un héritage qu'il faut cultiver et une moralité instinctive ne

résiste pas éternellement au nombre et à la violence des tentations.

Notre système tout entier est à refaire. Prétextant l'exiguïté des maisons dans les villes, on a pris l'habitude d'inviter pour les bals les jeunes filles sans leurs mères. Cette transgression exceptionnelle a suffi à établir le principe, et l'on voit maintenant des excursions en bateau ou en voiture, où une vingtaine de jeunesses sont placées sous la direction d'une ou deux chaperonnes *nominales* bien peu imposantes parfois, ainsi que des parties de campagne auxquelles la belle et grande nature donne un caractère de liberté absolue. C'est une mère intéressée et vigilante et non une étrangère sans autorité qu'il faut dans ce dernier cas, pour avertir son enfant que les circonstances lui imposent une conduite toute particulière et lui interdisent comme une inconvenance des plus graves de disparaître un seul instant, en compagnie d'un jeune homme, de la vue des autres.

Ce sont encore de ces précédents regrettables, de ces coutumes démoralisatrices que certains parents s'inspirent, je suppose, pour laisser leurs filles revenir la nuit au retour d'une soirée, escortées par des jeunes gens, ou aller seules avec eux à des théâtres dont on peut dire des merveilles mais qu'eux, en somme, ils ne connaissent pas.

Et c'est aussi une inconséquence impardonnable que de permettre à ces enfants d'aller sans une escorte sérieuse (une sœur mariée à défaut du père

ou de la mère, un frère dévoué qui s'interdit toute distraction pour rester entièrement à la disposition de ses sœurs) recevoir l'hospitalité dans les cercles masculins, militaires ou de sport, et à bord des frégates étrangères qui visitent nos ports.

Les cas sont rares où une femme peut accepter l'hospitalité du sexe fort ; quand elle le fait ce doit être avec une réserve et une prudence extrêmes, non pas que l'on doive mettre en suspicion la loyauté d'amphytrions de nos amis les hommes, mais parce que peut-être la nouveauté et l'étrangeté de la situation met en éveil la malveillance du monde.

On m'a raconté qu'il y a deux ou trois ans une jeune fille avait été invitée à déjeuner à bord d'un vaisseau de guerre. On n'explique pas pourquoi son père et sa mère lui permirent de se rendre sans eux à la prière des galants marins, mais les autres convives survenant un moment après elle, remarquèrent en entrant dans le carré des officiers, le chapeau de cette émancipée qu'elle avait déposé sur le piano et que recouvraient en partie les coiffures galonnées de ses hôtes. L'irrévérence était peut-être involontaire, mais elle était flagrante. Et je me figure que si le gentil couvre-chef de la téméraire demoiselle s'était abrité à l'ombre des ailes en dentelle noire d'une capote maternelle, les casquettes marines se seraient maintenues à une distance respectueuse.

Marie Vieuxtemps.

Conseils de la Mère Grognon.

Je traduis aujourd'hui mes chères petites, ce que je viens de lire dans un ouvrage d'une femme américaine fort censée. Je veux que vous transcriviez dans l'agenda que vous apporterez en ménage, ces excellentes suggestions :

Les vices de l'homme et les faiblesses de la femme agissent et réagissent les uns sur les autres avec une terrible puissance. Quand l'un des époux trouve chez son conjoint un défaut qui lui paraît intolérable, sa première précaution doit être de faire un scrupuleux examen de conscience afin de constater s'il n'a pas lui-même un vice ou une faiblesse qui agisse comme irritant sur ce défaut. Le vieil



adage qu'une querelle se fait toujours à deux, appliqué à la vie conjugale, signifie que dans un ménage malheureux, la faute n'est pas généralement d'un seul côté. Si les deux époux voulaient franchement faire cette admission, leurs griefs seraient le plus souvent amoindris, sinon complètement effacés.

Généralement les hommes manquent de tact et de la faculté d'adaptation, tandis que les femmes pèchent par un défaut de tolérance et de patience. Quand les unes et les autres reconnaîtront ces vérités, le char matrimonial ne roulera plus sur les cailloux mais sur du velours.

LITTERATURE

UN nouveau théâtre s'est ouvert à Paris qui est un frère ou un émule du Théâtre-Libre. C'est le théâtre des poètes. L'institution est patronnée par MM. François Coppée, Armand Silvestre, Chs. Fuster et autres célébrités. Une œuvre de M. Fabié : *Sous le chêne*, a essuyé les plâtres du nouveau temple artistique. La Comédie Française a donné la première représentation d'un beau drame en vers de M. Alexandre Parodi. L'auteur nous montre dans *La Reine Juana* l'empereur Charles-Quint partagé entre son ambition et le devoir filial. La malheureuse Juana sa mère, reine de Castille a eu son mari empoisonné et s'est vue elle-même enfermée comme folle par son propre père le roi d'Espagne. Charles-Quint ayant par le fait de ce double crime hérité des couronnes d'Espagne et de Castille hésite à rendre à la reine légitime son royaume. Ouvrira-t-il les portes de la prison à sa mère ou gardera-t-il le bien usurpé ?

Je devrais à ma mère immoler mon génie :

En aurai-je la force?...O justice infinie,

J'ai promis d'observer et de venger tes lois ;

Mais prince eut-il jamais à faire un pareil choix !

Ici le parricide, et là... Quel sacrifice !...

Entre un monde et ma mère, il faut que je choi-

[sisse

L'épreuve est surhumaine, et je voudrais pou-

[voir...

Dieu ! chasse de mon cœur l'inavouable espoir

Qui, malgré moi, surgit au fond de ma pensée..

Je voudrais que ma mère, hélas ! fut insensée.

Le combat se prolonge si longtemps en son âme tourmentée que la réparation enfin devient impossible. La reine Juana va mourir. Elle appelle à son lit d'agonie son fils coupable :

Que t'avais-je fait, dis ? Je t'adorais. Comment,

Durant un quart de siècle, impitoyablement,

M'as-tu pu torturer, toi dont la tête chère

A si souvent dormi sur ces genoux !

Charles-Quint n'obtient son pardon qu'à la condition d'abdiquer en faveur de son fils, ce pouvoir qu'il a aimé par-dessus tout.

La pièce quoiqu'ayant quelques défauts est d'une grande élévation et a mérité les éloges des plus sévères critiques.

La Porte Saint-Martin a repris un drame vieux de soixante ans : *Latude ou trente-cinq ans de captivité*. On connaît la triste histoire de cette vic-

time de la Pompadour jetée dans un cachot où elle languit trente-cinq ans pour avoir osé écrire à la favorite de Louis XV. A Londres, un spectacle similaire, reconstituant tous les détails de la prison de Latude et les péripéties de son évasion au bout de sa longue captivité, attire tous les soirs une foule nombreuse.

Au sujet justement du vieux Louis XV de chétive mémoire, voici la remarque piquante que cite M. Victor du Bled dans l'ouvrage intitulé : *La comédie de société au dix-huitième siècle*, qui vient de paraître chez Calmann Lévy après avoir été publiée dans la Revue des Deux-Mondes :

" C'est à propos d'un mot malheureux, d'une balourdise de Louis XV. "...Cependant, observe Mme de Genlis, le roi ne manque pas d'esprit. Mais on juge trop sévèrement les rois par des mots irréflechis et par des phrases déplacées qui leur échappent quelques fois. On ne songe pas qu'il n'ont aucun usage du monde." Mme de Genlis l'explique ainsi : " Les rois ne causent point ; quand ils parlent, c'est beaucoup. c'est tout. Il ne sont jamais rectifiés par une répartie piquante, ni formés par la conversation. D'après tout cela, il faut avouer qu'un roi qui a du goût est une espèce de prodige."

Je détache encore dans l'analyse que M. Jules Lemaitre fait de ce livre intéressant, les lignes suivantes sur la petite duchesse du Maine, épouse d'un fils de Louis XIV, et fille de ces féroces Condé, qui comme les guerriers Francs des premiers siècles ne se sentaient dans leur élément qu'au milieu des combats :

" L'âcreté du sang et la violence d'âme qui s'étaient tournées, chez le grand Condé, en génie militaire et, chez son fils et son petit-fils, en quelque chose d'assez proche de l'aliénation mentale, éclatent chez la duchesse du Maine, en manie littéraire. C'est la princesse Cathos. Sa vie fut une comédie de salon ininterrompue, un " divertissement " de société et une mascarade de jour et de nuit, car cette naine effrénée n'avait pas besoin de sommeil. Elle avait imaginé les " loteries poétiques ". Elle mettait les lettres de l'alphabet dans un sac, et chaque assistant en tirait une : A devait une ariette, C une comédie, O une ode ou un opéra, S un sonnet, T un triolet, et ainsi de suite. On ne négligeait pas non plus les bouts rimés, ni les allégories, ni les énigmes, ni les anagrammes, ni le impromptus. Mais le théâtre était la principale occupation. Ce qu'on jouait était à peu près inepte, si j'en crois les citations et les analyses que M. du Bled nous fait de certaines pièces de

Malézieux, qui était le principal fournisseur de la duchesse. Ce sont des ballets, des allégories à costumes, des spectacles purement sensuels. — ou des farces de la dernière grossièreté ; et c'est par où, dans cette vie d'artifices et de rites mondains, la nature prenait sa revanche. On peut, d'ailleurs, noter que ce théâtre de salon retarde étrangement sur le théâtre public de la même époque ; que ce furieux engouement pour la comédie, qui fut une des marques de la haute société d'alors, et qui multiplia pendant un siècle les salles de spectacles privées, n'a pas contribué, même de très loin, à faire faire le plus petit pas à l'art dramatique. Les progrès sont tous venus d'ailleurs, et j'imagine que cela ne vous surprend point.

« Ainsi, pendant cinquante ans, la duchesse du Maine donna des comédies de salon et des divertissements de charmilles, consumma, par milliers et centaines de mille, les petits vers de société ; et elle crut avoir vécu. L'écrivain dont je pille le livre applique à l'âme de la duchesse les jolis mots de l'empereur Adrien : *animula vagula, blandula*. Hors de propos, à ce qu'il me semble. Oui, ce fut une petite âme, mais point *blandula ni vagula*. Je la conçois très échauffée, très violente et, dans le fond, coriace. Un peu néronienne, si vous voulez. L'auteur lui-même ne nous cache point qu'elle n'eut pas de cœur pour un sou. On peut être frivole et dur. La duchesse du Maine m'apparaît comme une espèce de petite ogresse précieuse. »

>> Je crois être agréable à mes lectrices en leur donnant quelques extraits des discours prononcés à l'Académie Française à la réception du vicomte Henri de Bornier.

Ces modèles de la perfection du langage valent à leur manière un cours de littérature.

Un nouveau volume des œuvres posthumes de V. Hugo est mis en vente. Le livre s'appelle : *Toute la lyre*. M. Gustave Simon, fils du célèbre écrivain Jules Simon, encouragé par le succès de la *Femme du XXe siècle*, publié en collaboration avec son père, il y a quelques mois, vient de faire paraître une étude de mœurs sous le titre : *La confession d'une mère*. *Météore.*

Discours de M. de Bornier.

M. X. Marmier a aimé surtout trois choses : les voyages, les livres..., je tâcherai d'expliquer tout à l'heure quelle était la troisième.

Les voyages d'abord. Avant la Révolution¹¹ française, les grands poètes ne voyageaient guère. Corneille partait de Rouen, non pas pour admirer les paysages, il n'en avait pas besoin pour peindre

Cette obscure clarté qui tombe des étoiles.

Non : il allait à Paris porter le *Cid*, *Horace* ou *Cinna*. Racine fut moins sédentaire : dans sa jeunesse, il alla jusqu'à Uzès ; mais c'était avec l'espoir d'être prieur. Regnard est allé plus loin, presque aussi loin que M. X. Marmier, jusqu'en Laponie, mais il ne songeait pas encore à écrire des comédies, et ce n'est point son esclavage à Alger et à Constantinople qui a pu lui inspirer les *Folies amoureuses*. La Fontaine fit un voyage en Limousin, qu'il raconta à sa femme en des lettres intéressantes et pittoresques. Ce qu'il y rencontra de plus curieux ce fut un de ses parents qui devait avoir Voltaire parmi ses descendants ; on le voit, il ne faut pas compter la Fontaine parmi les poètes voyageurs, et Voltaire non plus. Voltaire prenait la route de Ferney, mais en seigneur qui va revoir ses domaines ; il alla aussi en Angleterre, et n'eut pas à regretter le voyage, puisqu'il y découvrit Shakspeare ; la fantaisie lui vint d'aller en Prusse, mais il y fut moins heureux.

En ces temps-là, les poètes voyageaient donc pour leur plaisir ou leurs affaires, et non pour demander à la nature des inspirations et des idées nouvelles ; ils n'allaient pas chercher la collaboration mystérieuse des océans lointains, des continents inexplorés, des montagnes inaccessibles, des vastes savanes de l'Amérique, des arides déserts de l'Arabie ou des banquises formidables du Groenland : leur pensée, toujours repliée sur elle-même, leur suffisait.

Dès les premiers jours de la Révolution, il en fut autrement.

Les grands écrivains du romantisme ont dû peut-être une part de leur génie à ces courses, volontaires ou non, à travers le monde. Pour en nommer quelques-uns seulement, Chateaubriand rapportait d'Angleterre la pensée du *Génie du Christianisme*, d'Amérique les *Natchez*, *Atala* et *René*. Plus tard il revenait d'Afrique et d'Asie avec les *Martyrs*. Mme de Staël, qui voyagea souvent malgré elle, en voulait un peu moins, je suppose, à ceux qui lui ouvraient les chemins de l'exil quand elle y trouvait *Corinne* et ce livre qui

est une date, l'*Allemagne*. Victor Hugo, longtemps après, écrivait sur les bords du Rhin ses lettres d'une originalité grandiose, et il y rencontrait un soir, parmi les larges ombres tombant sur le fleuve, ce *grand Chevalier d'Alsace Ewradmus*, le héros d'un des plus nobles et des plus émouvants poèmes de la *Légende des Siècles*. Alfred du Musset fit le voyage de Venise, mais pour souffrir; il est vrai que le cri de sa douleur s'est appelé la *Nuit d'octobre*. Alexandre Dumas, dont la prodigieuse imagination n'aurait pas eu besoin des impressions extérieures, voyageait cependant beaucoup, en touriste, en auteur dramatique et surtout en mousquetaire, sachant bien qu'il ferait de bonnes connaissances, que Porthos l'attendait sur la route de Picardie, Athos sur celle de Blois, d'Artagnan sur celle de Gascogne et Aramis sur tous les chemins mystérieux.

M. Cuvillier-Fleury a dit en lui souhaitant ici même la bienvenue, que les romans de M. X. Marmier sont encore des voyages. Rien n'est plus juste, et l'on peut ajouter qu'il a créé un nouveau genre de romans, ce qu'on appelle aujourd'hui les *Voyages Extraordinaires*. La poétique en est fort simple: choisir un sujet qui se puisse raconter en quelques lignes, et cependant en faire tout un volume, dont l'intérêt sera dans les descriptions, les souvenirs historiques, les peintures de mœurs et les épisodes.

Qu'est-ce que *Gazida*, le roman de M. X. Marmier? Un jeune Canadien épouse une jeune Indienne après un petit nombre de péripéties; mais l'auteur trouve moyen de nous dire en détail ce qu'il sait sur les premiers habitants du pays, sur le Canada, cette terre restée française, car une terre reste toujours française quand nos soldats ont préféré y mourir plutôt que de la vendre.

J'ai dit en commençant que M. X. Marmier a aimé surtout trois choses: les voyages, les livres... Lui-même va nous dire quelle fut la troisième:

« Nul homme, écrit-il dans son volume *Prose et Vers*, nul homme ne saura comme la femme se consacrer à ses affections, poursuivre sans se lasser son œuvre de dévouement, courber sans se plaindre son front sous un nuage... Nul homme ne saura comme la femme s'associer au bonheur d'un ami ou à son deuil, compléter la joie de ceux qui lui sont chers par la joie qu'elle en ressentira. »

Ce ne sont point là de vaines paroles, c'est l'expression d'un sentiment très raisonné. M. X. Marmier avait trop de pénétration pour trouver toutes les femmes parfaites, mais il souffrait de voir démasquer dans un livre ou étaler sur la scène leurs défauts, leurs vices et leurs ridicules; il en voulait à Boileau pour son injuste satire; il en aurait même voulu à Molière à cause d'Arsinoé, de Bélise et de Philaminte; mais il aimait tant Elmire, Eliante et Henriette, qu'il pardonnait volontiers à Céliamène. M. Marmier sentait cela très vivement, et nous partageons tous, à notre insu quelquefois, cette délicatesse de son esprit.. Nous pouvons apprécier, comme il convient, les romans et les comédies où le caractère des femmes est analysé avec ingéniosité, avec finesse ou avec puissance; mais il ne faut pas que les fictions littéraires soient prises au pied de la lettre et fassent loi dans la vie réelle, il ne faut pas que l'on nous donne l'exception pour la règle. Quand des jeunes gens — pour ne pas nous en prendre aux autres — disent avec une certaine fatuité: Nous connaissons les femmes! il est permis de leur répondre humblement: Prenez garde! à force de croire que l'on connaît les femmes, on ne connaît pas la femme!

Certaines femmes peuvent être coquettes par exception, perfides par hasard, méchantes par miracle; mais la femme dont parle M. X. Marmier, la vraie femme, est bonne, loyale, vaillante et fidèle; c'est la mère, la sœur, la fille, l'épouse: celle-là est à Dieu, les autres...; les autres lui reviendront!

Réponse de M. D'Haussonville.

MONSIEUR,

Vous avez eu, il y a dix-huit ans, une rare bonne fortune. Vous avez réalisé dans l'âge mûr une pensée de jeunesse, et c'est, je crois, la définition la plus exacte qui ait été donnée du bonheur. Quel est, en effet, l'homme ayant appartenu à votre génération qui n'a rêvé, sur les bancs du collège, d'écrire une tragédie en cinq actes et en vers et de la faire jouer au Théâtre-Français? Or, c'est là précisément ce qui vous est advenu. Jouer n'est pas assez dire, car votre tragédie a été acclamée. Elle a eu cent-quinze représentations consécutives, et, lors d'une reprise toute récente, elle retrouvait son succès du premier jour. Elle

a été traduite dans presque toutes les langues, en allemand, en polonais, en danois, en hollandais. Elle n'a pas fait seulement le tour de l'Europe, elle a pénétré dans le Nouveau-Monde et elle est devenue une œuvre tellement internationale que le jour de l'ouverture de l'Exposition universelle M. le Président de la République lui-même y a trouvé matière à une citation. Enfin le conseil municipal de votre ville natale a baptisé naguère de votre nom la rue où vous êtes venu au monde. Savez-vous bien, monsieur, que tout cela ressemble fort à la gloire? A cette gloire il manquait cependant une consécration. En portant sur vous ses suffrages, l'Académie a entendu vous la conférer, et je suis heureux qu'il m'incombe de souhaiter en son nom la bienvenue à l'auteur de la *Fille de Roland*.

M. Marmier est venu un peu trop tôt. Il a voyagé à une époque où les Français ne se piquaient point d'apprendre la géographie : il a étudié l'âme russe et l'âme scandinave à une époque où ces âmes obscures ne nous intéressaient point encore. Un des premiers il a eu cette idée, qu'il y avait dans le monde d'autres pays que la France. Quand il est né à la vie littéraire, les grandes places étaient occupées au théâtre, dans le roman, dans la poésie, Il en a eu le sentiment, et il a demandé aux voyages et aux littératures étrangères des sensations et des inspirations nouvelles. Sa vie a été une vie d'explorations et de découvertes, mais il lui est arrivé ce qui arrive parfois aux navigateurs qui ne laissent pas toujours leurs noms aux rivages où ils ont abordé les premiers. C'est ainsi qu'il a découvert l'Islande et la steppe. Mais, depuis lors, l'Islande et ses brouillards, la steppe et ses horizons nous ont été décrits avec de si magiques pinceaux que, pour les générations nouvelles, il n'est demeuré ni le peintre de l'Islande ni celui de la steppe.

Il a découvert aussi le Canada, qui du moins lui appartient encore. Personne, en effet, n'est venu après lui décrire ce coin de terre autrefois française, où notre vieux parler, nos vieux usages, nos vieilles mœurs se conservent intacts ; où les hommes sont demeurés de hardis pionniers qui s'enfoncent dans les forêts la hache sur l'épaule, où les femmes sont humiliées quand elles n'ont pas atteint la douzaine d'enfants ; terre, on peut le dire, reconquise par les Français puisque des fils de

notre sang y font dominer notre langue, nos lois, notre culte, et y montrent chaque jour ce que peut notre race, jadis si aventureuse et si féconde, quand en dépit des épreuves, elle est demeurée fidèle à ses traditions. Notre confrère s'était pris d'une véritable passion pour ce pays du souvenir. Il y est retourné plusieurs fois. Il en parlait sans cesse ; il a le premier tourné vers lui l'attention de la France. Les Canadiens ne l'ont pas oublié, et lorsque M. Marmier est mort, leur pensée toujours fidèle a déposé sur sa tombe un emblème de sa reconnaissance.

M. Marmier n'a pas découvert seulement l'Islande, la steppe et le Canada. Il a encore découvert le roman russe. Il a eu l'intuition des richesses que contenait cette littérature du Nord encore ignorée et il s'est appliqué à nous la faire connaître. C'est à lui qu'on doit les premières traductions de Gogol et de Lermontof. Si depuis que nous goûtons le roman russe et que nous croyons le comprendre, nous en reportons surtout la reconnaissance à celui qui nous l'a expliqué, il serait injuste de ne pas rappeler qu'ici encore M. Marmier a été un précurseur, rôle parfois un peu ingrat jusqu'au jour où vient comme aujourd'hui la justice.

Mais il n'a pas été seulement un voyageur et un traducteur. Il a été aussi un romancier, un poète, un historien, un critique, un naturaliste même à ses heures. Il a promené ses dons à travers les sujets les plus divers, comme il promenait ses loisirs du cap Nord au Canada et du Canada au Caucase. A ces promenades nous devons une œuvre abondante et diverse, toujours agréable, toujours instructive que pas une page ne gâte. Comme vous le dites, il n'y a point chez lui de Galeotto et les *Fiancés, du Spitzberg* n'ont jamais corrompu personne.

M. Marmier, lui demandait un jour un maladroit, est-ce que vous ne pourriez pas m'indiquer une histoire du Danemark? —Mais j'en ai fait une," répondit-il avec bonhomie, et quand plus tard le maladroit (j'en puis parler, car c'était moi) vint lui demander sa voix pour l'Académie, il la lui promit avec bonne grâce malgré notre règlement.

C'est ainsi qu'il a vécu jusqu'à la fin, aimable et souriant, étranger aux querelles, aux rivalités, aux passions, détaché des choses sans y être devenu indifférent, de plus en plus tourné vers

les pensées graves, aimant la vie parce qu'il la trouvait bonne encore, ne redoutant point la mort parce qu'elle lui semblait un passage. Dans son petit appartement de la place Saint-Thomas d'Aquin, et plus tard de la rue de Babylone, entouré de ses chers livres et de ses non moins chers souvenirs, le voyageur a fini en ermite. C'est une noble vie que la sienne, vouée tout entière aux délicates joies de l'esprit, et, savez-vous en l'étudiant, quelle pensée m'est venue : c'est que, dans les temps où nous vivons, ceux-là pourraient bien être non seulement les sages, mais les heureux qui, se dérochant aux mirages de l'action et au contradictions de la lutte, n'ont point voulu être autre

chose que des amants éclairés du beau, des serviteurs désintéressés de la pensée. De pareils hommes se font rares de nos jours et leurs rangs semblent s'éclaircir. La France a perdu naguère un des meilleurs parmi les plus grands, et quand vous viendrez prendre siège à l'Académie, vous la trouverez encore en deuil de M. Taine. Mais à cette phalange on peut appartenir à des titres divers. Votre culte élevé de la poésie vous y assure, monsieur, une place. Par son amour des lettres, votre prédécesseur a mérité également d'en faire partie, et vous me saurez gré, je l'espère, d'avoir associé dans un même sentiment son souvenir à votre bienvenue.



M^{me} POTTER-PALMER,

Présidente de la section féminine, à l'Exposition de Chicago.

Savoir Vivre.

DEVOIR DES VISITEURS.

Les visiteurs laissent, dans l'antichambre ou le vestibule les parapluies, les cache-poussières, les doubles chaussures, etc., etc., dont ils peuvent s'être munis contre les intempéries.

Les femmes gardent leur ombrelle ou leur encas, leur boa, leur manchon pour entrer dans un salon.

Les hommes déposent leur pardessus, mais gardent leur chapeau à la main et conservent aussi leur canne.

Les personnes qui font des visites sont tenues de se présenter dans leur plus élégante toilette de ville. Quand on va en voiture, le costume peut déployer (côté féminin) un luxe, une originalité que doivent s'interdire les femmes qui vont à pied. Mais ces dernières dans leur toilette plus discrète et moins élégante, feront l'honneur de leurs plus beaux atours à la personne qui les reçoit. Nous n'entendons pas interdire l'accès des salons aux femmes simplement vêtues, mais toute simplicité est relative. Si l'on a que des robes modestes, on choisit, parmi ces robes, la plus fraîche, la plus jolie. Une tenue extrêmement soignée est d'obligation absolue pour tout le monde.

Les hommes portent la redingote, jusqu'à six heures du soir. Après cette heure l'habit.

A la campagne, ils peuvent se permettre le complet (à moins d'extrême cérémonie) au lieu de la redingote.

En entrant dans un salon, la visiteuse ou le visiteur salue la dame du logis, en s'informant de sa santé, puis il se borne à une inclination collective pour les autres visiteurs. Si parmi ces derniers, il se trouve un de ses amis, rien n'empêche qu'il ne lui serre la main.

Pendant toute la durée de la visite qu'il fait dans un salon, un homme tient son chapeau à la main, sans l'abandonner une minute. Il ne le dépose jamais, pas plus que sa canne, sur une table, sur un meuble. Il s'arrange pour ne jamais présenter à la vue des autres que l'extérieur de ce couvre-chef. En montrer la coiffe est ridicule. Il y a des hommes qui saluent en tenant leur chapeau à la main, de la même façon qu'un pauvre tendant sa coiffe pour recevoir l'aumône. Cela paraît, cela est effectivement grotesque et les personnes

moqueuses raillent impitoyablement la maledroits. Je ne veux pas dire que ce soit généreux, mais il faut éviter de donner aucune prise contre soi aux esprits sarcastiques.

Si la maîtresse de la maison est seule pour faire les honneurs de son salon, et qu'elle ait des hommes en visite chez elle, ceux-ci font bien d'ouvrir la porte à toutes les dames qui quittent le salon, alors même qu'ils ne les connaissent pas. Un homme n'a jamais trop de prévenances respectueuses pour une femme.

De même qu'on fait sa plus belle toilette pour aller en visite, de même on doit faire sa plus belle figure." c'est-à-dire que, si l'on se sent en disposition grincheuse, triste ou querelleuse et qu'on n'ait pas assez de force pour se dominer, il faut rester chez soi. Rien ne peut dispenser des frais de gaieté, d'obligeance, d'amabilité, d'esprit... si l'on en possède. Le rôle de celui qui reçoit serait extrêmement pénible et fatigant en présence de gens maussades, froids, désagréables.

Il est très impoli d'affecter un air glacial à l'égard des autres visiteurs que l'on a trouvés ou qui arrivent après vous. Beaucoup de gens prétendent éviter ainsi des relations qu'ils ne souhaitent pas établir. Eh ! mon Dieu ! on ne vous fera pas violence, on n'enfoncera pas votre porte. Armez-vous de réserve vis-à-vis des personnes indiscrettes, exubérantes, mais ne vous croyez pas obligés de faire une " tête du pôle Nord " ; vous pouvez sourire croyez-moi. Si les gens paraissent vous prendre d'assaut, veulent forcer votre intimité insinuent qu'ils désireraient être reçus chez vous et vous voir chez eux, invoquez des prétextes polis pour garder votre liberté d'action, ayez l'air de ne pas comprendre, de ne pas entendre, détournez tout doucement ce courant trop rapide de sympathie. Avec du tact et de la volonté, on maintient les importuns dans les bornes où ils doivent rester, et pas n'est besoin pour cela d'affecter un ton bourru ou impertinent.

Une autre manière de mettre au supplice les maîtres de la maison, c'est de prendre un ton hautain ou malveillant, — soi, visiteur, — à l'égard d'une autre personne reçue en même temps. Les gens du logis ne savent que faire pour couvrir l'impolitesse, la grossièreté de l'offenseur, pour témoigner

leur sympathie à celui qu'on attaque, sans irriter, toutefois, le personnage, qui se permet pareille incartade. Quelquefois, le dédain, l'animadversion sont réciproques et je vous demande la figure que font les maîtres de la maison, entre ces deux coqs montés sur leurs ergots? On n'est pas parfait, mais si l'on n'est pas assez rompu aux bien-séances pour dominer sa rancune ou son antipathie, le sens commun, à défaut de savoir-vivre, indique la conduite à tenir en ces rencontres. A l'arrivée de son ennemi dans un salon, on se retire, au grand soulagement des maîtres du logis et suivi de leur reconnaissance.

On n'a pas le droit de faire souffrir un tiers de ses griefs ou de ses ressentiments. C'était pour épargner cette cruelle gêne à ceux qui recevaient, qu'aux siècles derniers, quand un homme avait encouru la disgrâce d'un prince du sang ou d'un puissant seigneur, le capitaine des gardes de ce haut personnage allait s'incliner devant le gentilhomme qui avait perdu les bonnes grâces de son maître, et lui disait : " J'ai l'honneur de vous prévenir que monseigneur vient d'entrer dans ce salon", ou " se trouve dans ce salon." On s'éloignait incontinent, non pour soi, mais pour ne pas mettre son hôte dans un mauvais cas. Ce dernier ne pouvait, en ce temps-là, avoir l'air de donner tort à une sommité sociale, en accueillant une personne à laquelle cette sommité semblait avoir retiré sa bienveillance. Et, autrefois, le sort des gens dépendait souvent d'une interprétation de conduite par une personne toute-puissante.

Il n'en est plus ainsi, Dieu merci ! Cependant, s'ils n'ont pas l'autorité nécessaire pour réconcilier deux ennemis, les maîtres de maison éviteront, malgré notre indépendance moderne, de s'entretenir de l'un en présence de l'autre, lorsque tous les deux appartiendront à leur cercle. La plus élémentaire loyauté leur défend de parler contre l'absent, et il est difficile de faire son éloge devant celui qui le hait, car, dit Voltaire, " nous nous tenons pour offensés si on loue notre ennemi devant nous". Mais alors, pour être tout à fait habile, équitable et bien élevé, il faut observer la même réserve à l'égard de chacun des adversaires.

Il y a encore d'autres ennuis à épargner aux maîtres du logis.

Quelques jeunes mères commettent la maladresse d'emmenner leurs bébés avec elles en visite. Il

n'est pas de pire supplice à infliger à une maîtresse de maison soigneuse de ses meubles et de ses bibelots. Si sages, si bien élevés que soient les jeunes enfants, après cinq minutes d'immobilité et de tranquillité, les petites jambes se mettront en mouvement, enverront des coups de pieds dans les chaises, les doigts mignons érailleront le satin des fauteuils, puis, peu à peu, le bébé se glissera près des meubles couverts de faïences artistiques, d'ivoires, etc., et... les mettra en grand danger.

La dame du logis voit cela, n'ose rien dire, son sang bout, elle voudrait enfouir l'enfant à cent pieds sous terre, elle le croit du moins. La maman péroré et ne s'aperçoit de rien, ou bien elle rappelle ses bébés, les gronde... et les laisse recommencer : dans l'un ou l'autre cas, quel agacement pour les gens de la maison et même pour les autres visiteurs !

Une jeune femme, agréable sur tous les autres points, a la manie de fermer toutes les portes et les fenêtres des maisons dans lesquelles elle entre, craignant toujours que ses enfants ne soient exposés là à un courant d'air. Vous avez trop chaud, tant pis pour vous, maître et maîtresse de maison et invités, cette sollicitude maternelle excessive ne prend garde qu'au danger des bébés. — Eh ! ma dame, il ne fallait pas les amener.

On peut cependant conduire ses enfants dans les familles où il y a d'autres bébés. Ils ne resteront pas au salon, ils joueront ensemble dans la *nursery* (chambre d'enfants) ou dans le jardin, sous la surveillance d'une bonne éprouvée. On emmène aussi ses enfants chez des parents, parce que ceux-ci sont autorisés à les réprimander, au besoin à leur faire des défenses, etc. Mais si les personnes de la famille sont âgées, on fait bien de ne pas s'éterniser auprès d'elles, le bruit, le tapage des enfants fatigant beaucoup les vieillards.

Il faut encore prendre garde d'encombrer le salon.

Si une mère, pourvue de nombreuses filles, fait des visites avec les jeunes personnes, elle ne reste pas très longtemps dans les salons où elle se rend, pour ne pas y accaparer trop de places, trop de sièges, au-delà d'un quart d'heure à une demi-heure. La durée de sa visite se règle, d'ailleurs, sur le flot plus ou moins montant de nouveaux arrivants.

Qui ne sait aussi qu'à la campagne, on a parfois le déplaisir de voir arriver un visiteur en compa-

gnie d'un ou plusieurs chiens. Ces "amis de l'homme" se mettent immédiatement en devoir de pourchasser la volaille, de courir sus aux chats, d'aboyer dans les vestibules, y laissant trace de leurs pattes crottées ou poussiéreuses, qu'ils n'ont pas pris soin d'essuyer sur le paillason.

Parfois, ils entrent au salon, s'installent sur les fauteuils et les canapés, tout cela au grand désespoir de la maîtresse du logis, qui maudit le visiteur malappris et le souhaite à cent lieues de la maison avec ses malencontreux animaux. Conclusion : Quand on a des bêtes, on est tenu de pourvoir à leurs besoins et à leur bien-être. Promenez donc vos chiens, mais si vous voulez passer pour un être bien élevé, ne les emmenez jamais en visite, prendriez-vous même garde de ne pas leur laisser

dépasser la première enceinte. De là, on entendrait encore, dans la maison, leurs abois désespérés, et ce serait déjà trop pour des nerfs délicats.

Et maintenant, parlons de la manière de prendre congé.

On attend une légère accalmie dans la conversation pour quitter un salon. On en profite alors rapidement, pour saluer la maîtresse de la maison, s'incliner circulairement, et disparaître avec promptitude... qu'on soit reconduit ou non. Dans le premier cas, il ne faut pas accaparer celui qui nous accompagne, et dont la présence est nécessaire au salon ; dans le second cas, on doit soustraire, au plus vite, la dame du logis à l'impression désagréable dont nous avons parlé.

Hygiène.

MALADIES DE PEAU AFFECTANT LE VISAGE.

Pour les petites dartres farineuses qui se montrent sur la face, un médecin de mes amis emploie avec succès le jus de citron en frictions.

Des dartres vives ont été guéries par les lavages au jus de fraise. On ne peut imaginer un remède plus facile et plus agréable.

La fraise est souveraine contre les ulcères, en lavages, comme pour la dartre.

Employée journellement, pendant sa saison, elle fait disparaître du visage les feux, les boutons, etc.

EAUX ET COSMÉTIQUES POUR LE VISAGE.

N'employez jamais aucun fard : tous les rouges ont une fâcheuse action sur la peau, les blancs sont dangereux.

Les Chinoises ont pourtant découvert un fard inoffensif : c'est le jus de betterave dont elles se vermillonnent les joues.

Les eaux, les pommades, les poudres du commerce sont sans effet ou produisent tout le contraire de ce qu'on en espère.

Je donnerai pourtant la recette de quelques eaux et cosmétiques, mais c'est parce que je suis certaine de leur parfaite innocuité et que quelques-uns rafraîchissent la peau.

Nous commencerons par les plus simples.

Les peaux très grasses, huileuses, se trouvent bien des lavages au vin (tous les crus de France et ceux du Rhin). Tous les quinze jours environ. Si le teint est foncé, on emploiera de préférence du vin rouge.

Le suc de concombre frais est des meilleurs pour la peau. On peut mettre sur la même ligne l'eau dans laquelle on a fait bouillir des épinards en fleur. Le jus des fraises, dont nous avons déjà parlé, leur est encore supérieur.

Au XVII^e siècle, l'eau de fèves était en grande faveur pour le visage. Cette eau farineuse mérite, en effet, le renom qu'elle avait autrefois.

Nos aïeules gauloises, dont l'éblouissante carnation faisait l'envie des patriciennes romaines, se lavaient le visage avec de l'écume de bière. La mousse de bière est encore employée avantageusement par les femmes du Nord.

La lotion suivante est excellente : un verre à vin de jus de citron frais, un demi-litre d'eau de pluie, cinq gouttes d'essence de roses, garder bien bouché. Lavez-vous, *de temps en temps*, avec cette eau, qui agit contre la décoloration de la peau.

Les peaux molles et relâchées se trouveront bien de l'usage du cosmétique suivant (à intervalles de huit jours) : une partie de lait, une partie d'eau-de-vie de grains. Humectez-vous le visage au moyen d'une serviette douce, trempée

dans la mixture, après vous être débarbouillée et au moment de vous coucher. Le résultat n'est pas immédiat, mais, après une année, la peau s'est resserrée suffisamment, est devenue ferme, fine et douce.

Si vous avez besoin d'onctions grasses (peau très sèche), au lieu de crèmes adoucissantes tant vantées... à tort, ayez un pot de vaseline très rectifiée où vous introduisez quelques gouttes d'huile odorante.

L'huile de cacao enrichit les peaux *courtes*.

COSMÉTIQUES POUR LES MAINS, LES BRAS, ETC

Les recettes que nous avons données ci-dessus peuvent être employées pour les épaules, les bras et les mains.

En voici encore une pour les soirs où l'on découvre les bras et les épaules :

Glycérine, eau de roses, oxyde de zinc. Notre préparation a l'avantage de ne pas blanchir l'habit noirs des danseurs.

PIQÛRES D'INSECTES.

Le séjour à la campagne est accompagné d'un grand tourment : nous voulons parler des moustiques ou cousins, dont la piqûre est insupportable. Piqué, il faut courir au jardin, arracher un oignon ou un poireau, en frotter la partie atteinte.

Héroïque autant qu'admirable

Les feuilles de verveine odorante éloignent les nuisibles bestioles.

Les lavages à l'eau vinaigrée, à l'eau de fleurs de sureau défendent la peau contre ces insectes. L'eau de miel calme l'irritation qu'ils ont produite. (Une cuillerée à thé de miel dans un litre

d'eau bouillante; employez quand le liquide est tiède).

La farine, appliquée sur la piqûre enlève la rougeur, la démangeaison, la cuisson. Ce qui est encore bon et facile, c'est de couvrir la piqûre d'un peu de savon humide; laisser sécher la mousse sur la peau.

Enfin, une solution de menthol (en petite quantité) dans l'alcool est excellente, en lotions sur les parties douloureuses, contre toutes les morsures d'insectes, les piqûres de guêpes, d'abeilles, de cousins, et celles de l'ortie.

Beaucoup de femmes se servent de petits bâtons de beurre de cacao en guise de cosmétique. Si le cacao était additionné d'une certaine quantité (2 pour 100) de cocaïne, les petits bâtons procureraient un soulagement immédiat dans les cas signalés; il n'y aurait qu'à en frotter la partie atteinte: l'irritation diminuerait aussitôt.

Si une abeille avait pris une bouche fraîche pour une rose ou un front blanc pour un lis, et si on n'avait rien sous la main pour guérir cette blessure infligée par les travailleuses aimées de Virgile, on froterait la piqûre avec une poignée de persil. La friction doit être continuée pendant quelques minutes.

Le chloroforme est aussi préconisé contre les moustiques. Il fait diminuer l'enflure causée par leur piqûre, disparaître la démangeaison et la légère douleur.

L'ammoniaque est également excellent pour ces petites morsures. Avant de l'appliquer on cherche le dard de l'insecte qui s'est brisé en piquant et est resté dans la plaie minuscule. On l'en extrait soigneusement, puis on badigeonne la place rougie avec l'alcali.

Bonne nouvelle à nos Lectrices.

Préoccupée de plaire toujours de plus en plus à ses abonnées, l'Administration du COIN DU FEU a pensé à joindre gratuitement à la livraison mensuelle de la revue, un journal de mode français illustré, contenant une chronique de la mode, des modèles pour ouvrages de fantaisie, des conseils pratiques, etc.

Voici la seule condition que l'Administration impose à ses abonnées pour cette fin : Que chaque famille nous obtienne seulement un abonnement nouveau et cet accroissement de circulation nous

aidera à supporter la nouvelle charge que nous assumons. N'obtiendrions-nous ainsi qu'un accroissement d'un tiers dans notre liste d'abonnées que nous pourrions encore faire face à cette nouvelle obligation. Moyennant un bien léger effort on s'assurera ainsi à très bref délai un supplément important, qui nous permettra encore de donner dans notre journal une plus grande part à la littérature et au feuilleton.

Prière aux retardataires de payer leur abonnement maintenant dû.

La Mode.



biles font des merveilles.

Sur une robe de soie ou de mousseline ces fichus sont irrésistibles. Des amours de fichus qu'il va falloir nous faire, on les mettra sur toutes les robes d'été, tombant droit devant en longs bouts, ou croisés derrière, froncés, plissés, formant capuchon, châle breton ou fichu, au gré de notre goût capricieux. On en fera aussi en surah changeant, garni d'entre deux, ou mieux, d'application de dentelles avec des nœuds papillons ou des choux Watteau. On fait déjà des pèlerines à entre-deux de guipures et biais de velours ombré; c'est léger et charmant, des étoles de grosse sicilienne, garnie de volants de mousseline, des grosses ruches au cou en tulle noir souligné de dentelle crème.

Les *jupons* empesés, blancs ou de couleur, à plusieurs volants; bien étoffés, ces jupons, si l'on veut empêcher le retour de la crinoline.

En se trouvant vis-à-vis de leurs jupes de l'an dernier, nos lectrices se trouvent fort embarrassées. Le plus simple est d'avoir patience, de les découdre et de les couper à peu près sur les modèles cloches, prenant dans le haut les pointes nécessaires à la largeur du bas.

On les double à mi-jupe et on les élargit par un volant froncé en étoffe, allant bien avec le fond de la robe. On répète dans les garnitures, berthes, etc.,

l'étoffe employée dans les volants. Si on a eu la précaution de garder une ou deux verges du même tissu, la transformation est plus facile.

Les chapeaux sont tous faits et garnis en vue de la coiffure, les cheveux étant peignés sur le derrière de la tête. Cette façon nous amène irrésistiblement aux chignons de nos grand-mères.

Au sujet des parasols, nous dirons que les rouges, noirs et blancs semblent avoir la vogue. On les fait beaucoup complètement en chiffon et en dentelle.

Les gants de chamois sont les préférés pour l'été.

1. Voici une jolie toilette pour *garden party*, pique-nique, dîner de campagne, etc. La jupe demi-cloche est en mousseline de laine rose églantine (au bas de la jupe trois volants en dentelle guipure crème et blanche). Blouse de guipure crème, manches bouffantes, s'arrêtant au-dessus du coude; gants de Suède. La blouse se fait doublée de soie blanche ou se pose sur un corselet décolleté en soie rose, à volonté. Des biais de velours prune soulignent la taille, le milieu de la poitrine et le dos. Volant de soie prune à l'intérieur de la jupe rose. Fleurs des champs sur le chapeau fait en herbes.

2. Cette toilette distinguée au bois de Boulogne. La jupe en voile de seur rouge. La petite veste de soie de la même couleur sur une chemisette de tulle noir. Une large ceinture jaune entoure la taille.

Hélène.

—Le retard apporté à la distribution du présent numéro est dû à la publication de l'almanach des adresses de Lovell qui avait le pas sur nous et à la mort de monsieur John Lovell.

PAGE DES ENFANTS.

LA LÉGENDE DE L'ANGE PLEUREUR.

CE soir-là, Marie mère de Dieu, suivie des archanges préférés Michel et Gabriel, se dirigeait, par les sentiers lactés du paradis, tout embrasés de leurs crépusculaires, vers la porte d'azur où saint Pierre attend chaque jour, jusqu'à l'heure de *P. Angelus*, les âmes bienheureuses admises au banquet des éternelles félicités.

Tous les trois, vêtus de blanc, cheminaient lentement dans les rayons pourpres du grand soleil.

Ils semblaient écouter, ravis, l'invisible harmonie du chœur des anges chantant *P. Alléluia*, tandis qu'en un bruissement d'ailes frémissaient des harpes d'or, et que des brises embaumées de toutes les senteurs de mai leur apportaient de la terre, confondues en un hymne d'amour, mille voix de cloches vibrantes de prière et d'allégresse.

— C'est *P. Angelus*, dit saint Pierre en se signant trois fois. C'est l'heure du repos pour tout ce qui là-bas travaille et doit mourir !

Et après avoir longuement interrogé l'horizon devenu plus sombre, n'apercevant dans l'immensité vague aucune âme en détresse, le patriarche éteignit les derniers feux du jour, lança dans l'espace quelques étoiles, ferma d'un nuage l'entrée du paradis, alluma la Grande Ourse, et attendit.

Il attendit, le bon saint Pierre, car il savait que chaque année, au déclin du premier jour de mai, la Reine du ciel, parcourant les jardins paradisiaques pour présider à l'éclosion des roses, s'arrêtait un instant sur le seuil espéré des élus, et lui demandait une âme pure en échange de quelque don.

Soudain, une vive lumière l'éblouit.

Deux blonds jeunes hommes, dont les grandes ailes frôlaient le velours des mousses, étaient devant lui.

Dans les plis de leur blanche tunique brillaient sept fuseaux d'or.

— Pierre, dit l'un d'eux, la Reine du ciel est avec toi.

Le patriarche s'inclina devant Marie, dont les pieds nus reposaient sur un croissant lumineux, tandis que ses cheveux couleur de moisson mûre flottaient au souffle des chérubins — têtes ailées, souriantes et voletantes dans un nuage diaphane, nimbe animé, resplendissant autour du calme et radieux visage de l'Immaculée.

— Vénéré gardien du séjour de lumière, dirent les archanges, tu nous as témoigné le désir de réparer les mailles de tes filets avec le fil de la Vierge, si léger que l'haleine d'un enfant le peut rompre, mais que ne peuvent briser les griffes de Lucifer quand tu veux lui ravir des âmes. Prends ces fuseaux qu'une main divine a préparés pour toi.

— Beaux séraphins, répondit Pierre, permettez-moi qu'en retour je vous fasse don d'un filet merveilleux dont les mailles en rayons d'argent retiendront les étoiles brillantes et les perles blondes que vous rêvez de fixer vous-mêmes au bandeau des vierges qui vous aiment.

— Et à moi, murmura Marie mère de Dieu, que me donneras-tu ?

— A la Reine du ciel, répondit l'Apôtre, je donnerai l'âme la plus pure qui soit entrée ce premier jour de mai, dans le jardin des élus.

Et le bon saint Pierre ouvrit son grand-lit, et, dans la colonne des petits enfants, il avisa le doux bébé d'une pauvre veuve que l'ange de la mort, le trouvant si doux avec ses yeux bleus et son teint pâle, avait, le matin même, touché du doigt pendant son sommeil.

Michel et Gabriel, ayant soulevé deux grands rideaux de chèvrefeuille, firent avancer l'enfant qui venait de revêtir la tunique pailletée des anges.

L'oiselet du paradis, tout ébloui, tout gauche, fermait les yeux. Ses petites ailes, plus blanches que celles des cygnes, s'entr'ouvraient frissonnantes, inexpérimentées, sous les chauds rayons de la nouvelle vie, secouant avec les frissons du grand voyage les derniers souvenirs de la terre.

A sa vue, dans l'aurole de la Vierge, toutes les têtes ailées s'agitèrent de plaisir, ce qui fit neiger comme des pétales d'églantines ou des plumes de tourterelles.

Sur un signal de saint Michel, des légions de petits anges, rieurs et joufflus, empêtés dans des guirlandes de roses mousseuses, dégringolèrent en gazouillant et déposèrent aux pieds de leur petit frère des joujoux et des fleurs.

— Choisis et prends, lui disaient-ils.

Et l'enfant, de ses grands yeux tristes, les dévisageait, ne touchant à rien.

— Viens avec nous, fit l'un d'eux, nous poursuivrons, dans la vallée des Lys, des oiseaux aux

huppées d'émeraude et des libellules couleur de feu.

— Je te donnerai, reprit un autre, mon char de naacre attelé de six colombes.

— Et moi, dit un troisième, mon bel encensoir d'or et ma lyre de cristal.

L'enfant ne répondait pas.

— Sainte Vierge, crièrent tous les petits anges, dont les boucles blondes se hérissaient de surprise, c'est un gros vilain petit boudeur : il ne veut pas jouer.

— S'il faut que la Reine du ciel réponde à ton premier désir, dit alors la vierge Marie, parle ! et, au nom de mon fils Jésus, tu seras exaucé.

Et, comme elle lui tendait les bras, le bébé se précipita vers elle, et, tout en larme :

— Oh ! Madame, s'écria-t-il, faites que je revoie ma mignonne maman, et je serai toujours bien sage, et je ferai tout ce que vous voudrez.

En entendant ces mots, saint Pierre se rappela qu'il avait omis de présenter à l'enfant la coupe où les nouveaux élus boivent, au seuil du paradis, l'éternel oubli des choses humaines ; mais il était trop tard, — la Vierge avait promis sur le nom de son fils Jésus d'exaucer le vœu du petit ange, et ses yeux de pervenche brillaient déjà d'une indécible félicité.

— Viens ! dit Marie.

Et, glissant sur un rayon de lune, ils pénétrèrent tous deux dans une grotte obscure et silencieuse où les chérubins de l'auréole et les archanges eux-mêmes ne les suivirent pas.

— Bonne Vierge, où me conduisez-vous ? demanda l'enfant. J'ai peur ! il me semble que j'entends pleurer et que je vais encore mourir.

— Regarde ! répondit Marie ; et le fond de la grotte s'entrouvrit et s'illumina,

II

Sur un lit au pied duquel brûlaient deux cierges, un petit enfant tout pâle était couché.

Il tenait entre ses mains jointes un buis bénit et un chapelet.

Près de ce lit, une femme en noir, une femme que le petit ange reconnut, était agenouillée ; mais vainement il tendait les bras vers elle, — cette femme ne le voyait pas, et n'avait d'yeux que pour le cher cadavre qu'elle couvrait de baisers.

— O mon amour ! ô mon trésor chéri ! criait la pauvre mère, c'est donc bien vrai que je ne te

verrai plus, que je ne t'entendrai plus jamais, jamais, jamais ! Non, ça n'est pas possible ; Je n'avais que toi, moi, sur la terre... Oh ! comme il est froid, mon petit ! As-tu froid, mon joli petit ? Réponds moi. Je les tenais si chaudes, moi, dans mes mains... tes chères menottes, tandis que dans la terre, demain... dans la terre il pleuvra sur toi... Oh ! dis-moi que ça n'est pas pour toujours, mon petit Jean. Tu vois bien que j'en deviendrais folle !

Et la malheureuse, chancelante, la voix brève, l'œil fixe et sans larmes, suppliait, blasphémait, hurlait, bondissait comme un fauve, avait soudain des ricanements horribles et tombait inanimée sur le sol, claquant des dents.

— Maman ! oh ! maman, criait le petit ange, me voilà, prends-moi...

— C'est assez, dit la Vierge. Tes yeux ne doivent contempler désormais que les splendeurs célestes et la majestueuse beauté du Tout-Puissant. Va rejoindre tes frères dans les bosquets sacrés : c'est l'heure où le sommeil envahit les âmes. Bientôt tu mêleras ta voix aux chants d'allégresse qui célèbrent la gloire de Dieu ; je te retrouverai au lever du jour, sur les degrés du Trône, où les nouveaux élus rendront hommage au Créateur.

Elle dit, et la chère et douloureuse vision s'évanouit.

Et le petit ange, sans souffler mot, contenant ses larmes, quitta la grotte mystérieuse et marcha tout droit devant lui.

Sous la lumière déjà pâissante des étoiles, il traversa d'immenses jardins où s'ouvraient des roses de toutes les nuances, où bourdonnaient des insectes étincelants, où voltigeaient en chuchotant sur son passage des rêves et des désirs descendus un instant sur la terre pour bercer ou troubler le sommeil des mortels, et qui regagnaient avant l'aube les régions sereines où réside la Trinité sainte.

Et quand il eut longtemps, bien longtemps marché sans rencontrer personne, il aperçut là-bas, dans des lueurs d'aurore, la porte d'azur où, la veille, tout grelottant et le cœur plein d'angoisses, il avait frappé.

Et, tout impatient de fuir ces lieux enchantés que sa mère n'habitait pas et ces délices entrevus qui ne pouvaient le séduire, il jouait de ses petites ailes humides de rosée, allant devant lui toujours, toujours, fermant les yeux aux splendeurs dédai-

gnées, ne retenant de toutes ces voix mélodieuses, de toutes ces harmonies divines... que les cris de désespérance entendus dans la grotte, auxquels il répondait : " Me voilà, maman ! prends-moi ! prends moi ! "

Le bon saint Pierre, endormi sur ses filets, ne l'entendit pas. Il put lui prendre sans l'éveiller la grosse clef qui pendait à sa ceinture ; peine inutile, car le nuage qui fermait la porte sacrée s'écarta de lui-même, découvrant et embrasant de tous les feux du jour l'incommensurable immensité du vide.

Mais au moment où le petit ange allait franchir le seuil redoutable, Michel et Gabriel, les ailes déployées, lui barrèrent le chemin.

— Tu ne passeras pas, lui dirent-ils : tu es ici pour toute l'éternité !

III

Depuis ce jour, les âmes bienheureuses qui entrent au Paradis sont attristées par la vue d'un petit ange qui pleure, blotti sous le grand bénitier gothique du bon saint-Pierre, dévisageant les nouveaux élus auxquels il présente lui-même la coupe des oublis éternels.

Mais le patriarche, qui a pris en grande affection son petit ami, lui prête tour les soirs la clef des illusions heureuses, et, grâce à cette supercherie du bon Apôtre, la pauvre veuve peut, chaque nuit, — en attendant que le chagrin la tue — embrasser dans un songe le cher petit qu'elle a perdu.

Edouard D'Aubram.

La Saint Jean-Baptiste.

Notre fête nationale a eu cette année un éclat exceptionnel. La présence des délégués de la France à l'exposition de Chicago et l'inauguration de l'Académie Nationale ont ajouté considérablement à l'intérêt et à la solennité des réjouissances publiques.

C'est avec une joie presque émue que nous avons passé le seuil du beau monument de la rue St Laurent qui renferme tant de promesses pour l'avancement de notre population française. On ne saurait seconder avec trop de zèle l'œuvre patriotique entreprise par M. David et ses confrères ; les femmes canadiennes ne sont pas les dernières à le comprendre. C'est grâce au patronage des dames de la société montréalaise si le concert-promenade du 26 juin dans la grande salle du nouvel édifice, a eu un si grand succès. Il semble pourtant (si l'on nous permet cette remarque) que l'on n'a pas su donner dans la petite fête musicale qui a précédé la promenade une expression judicieuse de l'art canadien à nos hôtes distingués. Ce que nous avons de meilleur comme artistes y brillait presque absolument par son absence. Seuls le talent d'un accompagnateur

hors ligne, un ou deux morceaux de piano bien joués, quelques vers dits avec intelligence par un amateur sans prétention, et deux ou trois romances chantées par de jolies voix ont relevé la médiocrité du programme. Ne soyons pas trop sévères pourtant, et félicitons les organisateurs, puisque le résultat désiré — la récolte abondante des pièces blanches — a été obtenu pour le plus grand bien de l'œuvre patriotique.

Nous avons hâte d'entendre dans ces vastes salles la voix des savants professeurs qu'on va nous faire venir de France. Il nous tarde de voir les murs de notre académie garnis de livres instructifs et la jeunesse pleine d'émulation, enfin réveillée de l'apathie nationale, accourir pour y recevoir de précieux enseignements.

Pourquoi, en attendant, les plus instruits d'entre nos hommes de lettres ne préparent-ils pas les voies en donnant des cours de littérature, d'histoire, de philologie, de physique, etc.

Un terrain inculte a besoin d'être labouré avant d'être ensemencé. Et il ne manque pas dans notre pays d'hommes d'étude capables de défricher notre ignorance.



Le Congrès international des femmes siège depuis un mois à Chicago sous la présidence de M^{me} Potter Palmer. Il doit continuer ses séances jusqu'à Octobre. La discussion durant le mois de Mai a été sur l'avancement de la femme dans le journalisme, la médecine et la chirurgie, en Juin sur la tempérance, les réformes sociales et morales, le commerce et la finance. Les sujets d'étude seront, pour Juillet: la musique, la littérature, l'éducation; Août: l'art, l'architecture, législation, réformes, science politique et philosophie; Septembre: le travail, religion, repos dominical; Octobre, hygiène, agriculture.

Dans les séances d'ouverture, des avocates de la modification du costume féminin sont venues en habits réformés (jupe ample et courte ou pantalon à la zouave avec corsage flottant) prêcher leur doctrine. Les charmants orateurs eurent surtout un succès de curiosité, et l'immense assistance féminine qui les écoutait exigea qu'elles montassent sur une table afin d'être bien vues.

Le Canada est représenté au Congrès International par Miss Alice P. Morrison de la province d'Ontario.

>> M. Emile Zola a éprouvé un nouvel échec à

l'Académie Française. M. Ferdinand Brunetière, le critique littéraire de la Revue des Deux-Mondes lui a été cette fois préféré. M. Brunetière après Pierre Loti est le plus jeune académicien.

>> On vient de découvrir en France, un procédé pour photographier les couleurs. L'opération cependant exige une si longue exposition des objets que l'on n'a pu encore reproduire que des paysages et des choses inanimées.

CONSEILS PRATIQUES.

L'eau bouillante enlève la plupart des taches de fruits, versez l'eau bouillante sur la tache comme au travers d'une passoire afin de ne pas mouiller plus d'étoffe qu'il est nécessaire.

Le jus de tomates mûres enlève l'encre et les taches de rouille du linge et des mains.

Une cuillerée à soupe d'essence de térébenthine ajoutée à la lessive aide puissamment à blanchir le linge.

L'amidon bouilli est beaucoup amélioré par l'addition d'un peu de gomme arabique ou de blanc de baleine.

L'eau de pluie froide et un peu de soude enlèvent la graisse de toutes les étoffes qui peuvent se laver.

Locutions Vicieuses.

Quelques personnes font du verbe actif *accaparer* un verbe neutre et disent. *Il s'accapare de tout.* On doit dire: *Il accapare tout.* ou, *il s'empare de tout.*

D'après le mot anglais *can* on désigne assez souvent par *fruits canés, légumes en can,* toutes les *conserves alimentaires* que les commerçants débitent dans des boîtes de ferblanc. *Des conserves de tomates, de pommes, une boîte de conserves* remplaceront les mots *can, canistre,* qui n'appartiennent pas à notre langue.

Un suit: Encore un mot anglais employé couramment, en parlant de l'habillement d'un homme, à la place de celui qui le représente en français. L'habillement masculin qui se compose d'un pantalon, d'un gilet et d'une veste de même étoffe s'appelle *un comblet.*

Remarquons que ce que l'usage canadien désigne sous le nom de *veste* (le petit vêtement intérieur qui n'a pas de manches) est proprement *le gilet.*

CUISINE.

SALADE ESPAGNOLE.

Coupez en tranches fines un concombre frais, un oignon blanc d'Espagne et deux tomates ; dressez dans un saladier et assaisonnez chaque couche ; arrosez ce tout d'huile et de vinaigre ; une heure après couvrez d'une couche de paume de voix fraîche, et servez.

CAFÉ FRAPPE

Une grande tasse de café très fort, trois cuillerées à dessert d'arrow-root, une livre de sucre bouillies ensemble. Quand ce mélange est refroidi, ajoutez-le à une chopine de crème fraîche bien fouettée. Mettez dans un moulin à glacer jusqu'au moment de servir.

CROQUETTE DE POMMES DE TERRE ET DE VIANDE.

Faites cuire à l'eau de sel 10 pommes de terre que vous pèlerez et écraserez sans les laisser refroidir.

En même temps préparez des restes de viandes rôties, de volaille, etc., que vous hachez finement, avec le tiers de leur poids de lard frais.

D'autre part hachez finement deux oignons, un peu de ciboulette et de persil ; faites revenir dans un quartron de beurre ; joignez-y ensuite les viandes hachées, puis après quelques minutes les pommes de terre écrasées ; amalgamez bien le tout en ajoutant un peu de fromage de gruyère et de Parmesan, deux cuillerées de crème épaisse et les jaunes de 5 œufs, un peu de poivre, du sel si besoin est ;

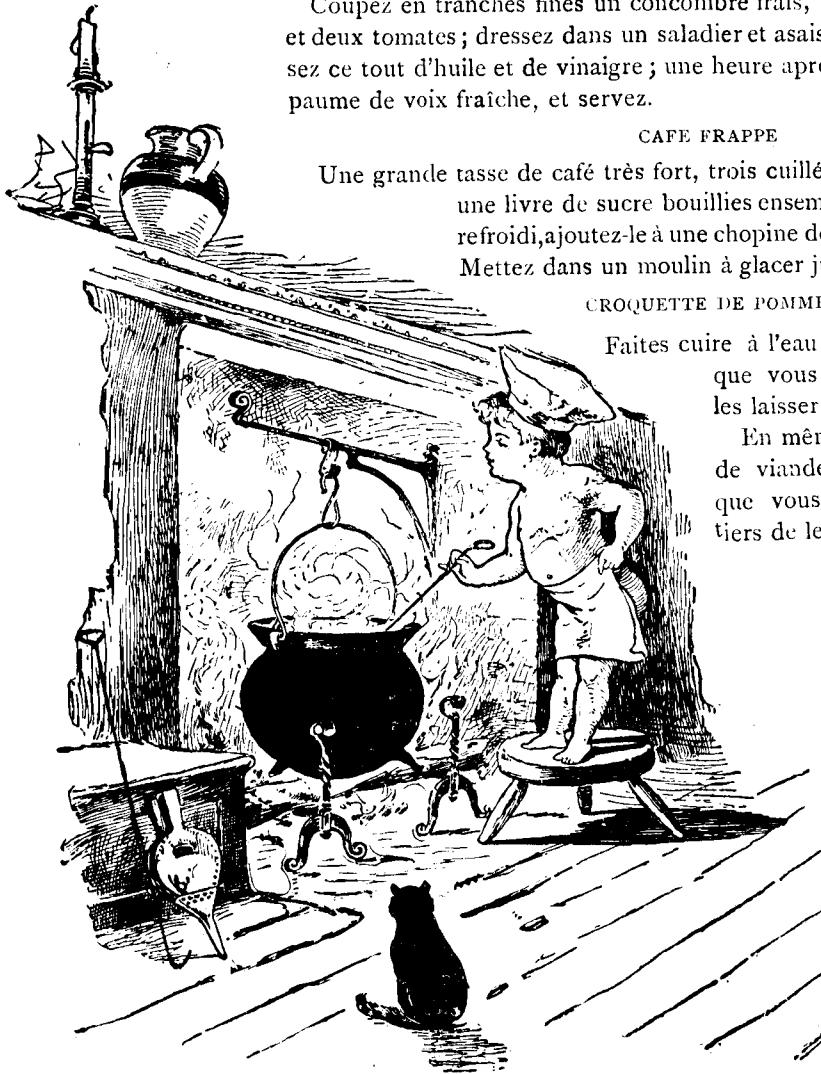
ajoutez en dernier les 5 blancs d'œufs battus en neige ; formez des croquettes, roulez-les dans de la farine et faites les frire de belle couleur dans de la graisse.

N.B.—Ces croquettes peuvent être servies telles quelles, ou bien avec de la salade, ou bien encore sur une sauce tomate éclaircie par le jus des viandes rôties que l'on a employées.

PUDDING AU CHOCOLAT.

Faites fondre dans une casserole 4 tablettes de chocolat, poids égal de beurre frais et de sucre en poudre. Laissez refroidir. Délayez ensuite à part une bonne cuillerée à potage remplie de farine, dans 3 jaunes d'œufs. La farine étant bien mélangée, ajoutez les 3 blancs que vous aurez simplement remués ; ajoutez alors ce mélange au chocolat déjà préparé, beurrez un moule et versez y la pâte à laquelle vous aurez ajouté un peu de vanille en poudre. Faites cuire à four doux $\frac{3}{4}$ d'heure à 1 heure. Démoulez quand le gâteau est refroidi ; garnissez-le de crème à la vanille ou toute autre, à volonté.

Tourne-Broche.



LE PARI D'UN PHYSICIEN.

Un bon conseil. Ne pariez pas à la légère avec un savant. Témoin l'exemple suivant qui date d'hier.

On allait déjeuner ; tout le monde était à table. Chacun prend sous la serviette traditionnelle les œufs à la coque.

— Pas cuits ! fait de mauvaise humeur le maître de la maison en brisant la coque.

— Cependant, réplique la maîtresse de maison, ils sont restés exactement trois minutes dans l'eau, et l'eau bouillait.

— S'ils étaient restés trois minutes dans l'eau bouillante, ils seraient cuits. L'eau ne bouillait pas, ou l'on s'est trompé.

— L'eau bouillait !

— Allons donc !

Si... non... si ! Et la discussion menaçait de s'envenimer. On a déjà vu de vieux amis se fâcher à propos d'œufs à la coque.

— Permettez, interrompit un savant physicien bien connu à Paris, laissez-moi la parole un instant. Il pourrait bien se faire que vous ayez tous deux raison et tous deux tort. Les œufs ont pu rester trois minutes dans l'eau absolument bouillante et n'être pas cuits pour cela !

— Comment ! l'eau bouillante ne serait pas toujours de l'eau bouillante ? Tantôt elle cuirait, tantôt elle ne cuirait pas ? Mon cher savant, voulez-vous rire de vos voisins ?

— Mais non. L'eau bouillante n'est pas, en effet, toujours de l'eau bouillante ; elle n'a pas toujours la même température. On se trompe singulièrement quand on s'imagine que parce que de l'eau bout, elle a à coup sûr une température de 100°. Rien de plus inexact. Il y a des jours où l'eau bout à moins de 100°, d'autres où elle bout au-delà. Il lui faut tantôt plus, tantôt moins de chaleur. Les jours de grande tempête, quand le baromètre est très bas, votre eau bouillante n'a pas 100° ; elle ne peut n'avoir que 95° et même moins. Les jours de grande sécheresse, quand le baromètre est très haut, un thermomètre plongé dans l'eau marquerait 101°, 102°, etc. Or, aujourd'hui il y a tempête. Le baromètre est bas, la tourmente fait rage dans l'air, votre eau ne bouillait pas à 100°, mais à moins : il fallait laisser vos œufs dans l'eau pendant plus de trois minutes. Et voilà comment le baromètre exerce aussi son influence sur la cuisson. Une bonne cuisinière devrait toujours consulter son baromètre ; car la température de cuisson est soumise à ses variations. Vous voyez bien qu'un savant peut être bon à quelque chose, même en matière culinaire !

— A vous entendre, l'eau ne bout pas à une température fixe et invariable.

— Vous y êtes. Elle bout à 100° au niveau de la mer, quand la pression barométrique est de 760^{mm} de mercure. Sinon, non. La température de l'eau bouillante peut descendre au point que je m'engage à recevoir sur la tête tout un seau d'eau

qui bouillira à gros flocons. Je parie même, puisque vous paraissez peu convaincus de mon explication, que je laisserai vos œufs une demi-heure, une heure, une journée dans l'eau bouillante, sans que jamais ils cuisent. Je les retirerai frais comme je les aurai mis.

Ce fut cette fois un cri général d'incrédulité. Recevoir de l'eau bouillante sur la tête ! Plonger des œufs dans l'eau bouillante sans les retirer durs ! Ceci renverse toutes les notions acquises ! C'est impossible !

— Soit. Eh bien, parions !

— Tant que vous voudrez, parions !

Et le pari fut tenu. Rendez-vous donné pour le lendemain dans le cabinet du physicien.

Ce qui fut dit fut fait. Chacun avait même poussé la précaution, pour éviter toute ruse, jusqu'à apporter ses œufs.

Un petit ballon en verre, comme on en trouve dans tous les laboratoires, était sur le feu.

— Vous pouvez même choisir votre eau, fit en souriant le physicien.

On emplit aux trois quarts le vase de liquide, on jeta les œufs dans le ballon ; le feu fut activé. Bientôt les bulles parurent, puis le liquide se mit à bouillir avec violence,

Dix minutes se passèrent. Les œufs tournaient comme affolés au milieu de la masse en ébullition.

— Est-ce assez ? Sont-ils assez cuits selon vous ?

La majorité fut pour l'affirmative.

On retira le vase du feu, on enleva délicatement les œufs.

Les œufs étaient clairs comme si on venait de les prendre au poulailler. Pas la plus petite trace de cuisson.

Quant à l'eau qui venait de bouillir si énergiquement, le savant y trempa sa main fort à l'aise ; elle était à peine chaude. L'eau bouillait et elle bouillait presque froide !

— J'ai gagné mon pari, fit-il ; il n'est que juste maintenant de vous dévoiler mon secret. Il est simple.

On peut faire bouillir de l'eau à la température ordinaire, à 20°, à 15°, à 10°, à 5° même, de telle sorte qu'on peut avoir de l'eau bouillante à une température plus basse que celle que marque le thermomètre au moment de l'expérience. Le phénomène est facile à expliquer.

Nous oublions toujours que nous sommes au fond d'un océan d'air ; l'atmosphère, qui a au moins 80 kilomètres d'épaisseur, pèse sur nous. L'air, comme l'eau, a du poids ; et ce poids est respectable puisque, sans nous en douter, tout notre corps supporte un poids d'air d'environ 16,000 kilogrammes. (La pression atmosphérique est de 10,000 kilogrammes par mètre carré.) Cette pression de l'air sur tous les objets terrestres peut être mise en évidence par une expérience simple.

On prend un grand bocal ; on le ferme avec du parchemin très fort ; puis, à l'aide d'une petite

pompe, on retire du bocal l'air qui l'emplissait. Au fur et à mesure que la pompe agit, on voit le parchemin se déprimer, puis tout à coup une explosion retentit : la membrane s'est brusquement déchirée. C'est qu'à l'origine l'air contenu dans le bocal soutenait l'air extérieur ; mais une fois l'air intérieur enlevé, le support disparu, tout l'air extérieur se mit à peser sur la membrane, qui ne put résister à la pression, et se déchira.

Dans un vase à moitié plein d'eau et fermé, à l'aide d'une pompe appropriée, enlevez l'air qui se trouve au-dessus du liquide, et vous verrez aussitôt la masse d'eau entrer en ébullition ; on a retiré le ressort qui maintenait l'eau liquide, elle se vaporise. C'est ainsi qu'en enlevant l'air d'un ballon qui renferme de l'eau, on peut déterminer l'ébullition du liquide à des températures très basses. Voici, du reste, un moyen à la portée de tout le monde de mettre ce fait en évidence, sans l'emploi d'aucune machine pneumatique.

Faites bouillir sur le feu de l'eau, dans un petit ballon de laboratoire, de manière à chasser l'air. Quand le liquide est en pleine ébullition, retirez-le du feu. Bouchez, et retournez sans dessus dessous. Maintenant, versez de l'eau froide sur les parois du ballon : le refroidissement détermine la liquéfaction d'une partie de la vapeur qui emplit le vase ; il n'y a plus de pression pour maintenir l'eau liquide ; aussi l'ébullition recommence. On peut faire ainsi, expérience curieuse, autant de fois qu'on veut, bouillir de l'eau à l'aide du froid.

Au niveau de la mer, pour vaincre cette pression de l'air qui maintient l'eau liquide, il faut, dès qu'on n'enlève pas l'obstacle, chauffer jusqu'à 100°. Mais, quand on s'élève dans l'atmosphère, soit en ballon, soit le long des flancs d'une montagne, on laisse au-dessous de soi un certain poids d'air ; la pression, au point où l'on est monté, est diminuée d'autant : il faut donc moins de chaleur pour lui faire équilibre. C'est pourquoi l'eau bout à une température inférieure à 100°. Dans les mines profondes, l'effet est inverse et l'eau bout à une température supérieure, puisque la pression est plus grande. La température d'ébullition descend d'environ un demi-degré par cent mètres.

Sur une montagne de 3,000 mètres d'élévation, l'eau qui bout n'est plus qu'à une température de 80°. Jamais de la vie on ne ferait cuire un pot-au-feu à cette altitude ! Plus haut encore, on peut mettre à l'aise ses mains dans l'eau bouillante. La relation qui lie la température de l'ébullition à la hauteur est si régulière, qu'en plongeant un ther-

momètre dans l'eau qui bout à diverses altitudes, on peut immédiatement dire : Nous sommes parvenus à telle hauteur. Là où il devient impossible de faire cuire la viande, on peut être certain d'avoir dépassé 3,000 mètres. Il faut bien désillusionner quelques personnes : mais on ne peut pas faire du thé ou du café à toutes les altitudes !

Quand le baromètre descend, tout le monde sait que c'est parce que la pression atmosphérique diminue ; des courants ascendants soulèvent l'air et atténuent son poids sur la surface terrestre. Ces jours-là, l'eau bout au-dessous de 100°. Raisonner inverse quand le baromètre monte. Donc, l'eau ne bout jamais deux jours de suite à la même température, quelquefois deux heures de suite. Dans nos climats, la différence peut aller jusqu'à 3°, suivant l'état du baromètre. Il faut laisser cuire plus longtemps par baromètre bas que par baromètre haut.

La différence n'est pas grande, mais enfin elle existe et il faut l'indiquer. Au rez-de-chaussée d'une maison, la pression atmosphérique est plus élevée qu'au sixième étage ; donc l'eau a une température plus forte en bas qu'en haut, lorsqu'elle bout ; on dépense plus de charbon, mais on cuit plus vite. Aux étages supérieurs, l'eau ne bout pas tout à fait à 100°, il faut laisser ses œufs un peu plus longtemps, son thé infuser un peu davantage. En somme, ne vous y trompez pas, la cuisine en haut n'est pas la même qu'en bas, et, à plus forte raison, elle ne doit pas être la même dans la vallée que sur la colline, les jours de tempête et les jours de beau temps.

L'éclat d'une lumière dépend-il aussi de la pression atmosphérique ? Sur les hautes montagnes, une bougie éclaire à peine ; on peut en inférer qu'il doit y avoir aussi quelque légère petite différence dans l'éclairage aux différents étages d'une maison. La vie elle-même n'est qu'une combustion ; donc, aussi, elle doit subir les influences des étages, des altitudes et des variations barométriques.

Et c'est ainsi que le lecteur restera convaincu, s'il a bien voulu me suivre aussi loin, que tout s'enchaîne en ce monde, et qu'en définitive le baromètre n'est pas seulement bon à consulter pour pronostiquer la pluie et le beau temps, mais qu'on peut encore en tirer bon parti — résultat inattendu — à la cuisine, pour la cuisson, pour l'éclairage, et même pour régler son hygiène privée.

Henri de Parville.



Lettres d'une marraine à sa filleule.

(SUITE.)

Jouissez pleinement de ce printemps de votre vie, et préservez soigneusement vos jours du trouble qu'y pourraient introduire les désirs déraisonnables; veillez sur vous-même de façon à n'avoir pas même à vous reprocher un caprice, et quand les années auront apporté leurs modifications inévitables, vous vous reposerez avec paix et reconnaissance dans le souvenir du temps où vous aurez su mettre vos affections sous la protection de votre raison. Le plus grand bonheur en ce monde est d'aimer, — c'est-à-dire de se dévouer, — plus encore que d'être aimé. Je crois connaître assez M. de Guymont pour être certaine qu'il ne vous condamnera pas à devenir une idole; mais enfin, si je me trompais, s'il en éprouvait la tentation, fuyez votre piédestal, descendez-en bien vite pour vous mêler à la vie active et pour être la compagne de votre mari. C'est fort ennuyeux d'habiter un piédestal, de plus c'est fort dangereux: la destinée des idoles, de tout temps, a été d'aboutir au renversement; et il arrive souvent qu'on se venge de les avoir placées trop haut, en les mettant trop bas. Dans l'intérêt de votre propre sûreté, de la durée de votre affection mutuelle, entrez immédiatement dans l'exercice de vos attributions naturelles: surveillez votre ménage, faites ces bons gâteaux qui plaisent à votre mari, travaillez sans cesse, et lisez beaucoup, afin de pouvoir vous intéresser à tout ce qui occupe M. de Guymont.

Vous allez maintenant faire vos premières visites. Parmi les relations que vous allez établir, il s'en trouvera qui se maintiendront toujours sur le pied cérémonieux, et qu'il faudra cependant entretenir, parce qu'il faut éviter de s'isoler; d'autres s'éteindront d'elles-mêmes. Au risque de vous attrister en vous éclairant, je dois ajouter que rien n'est plus rare que de rencontrer des personnes qui, nous convenant parfaitement sous le double rapport du cœur et de l'esprit, se trouvent disponibles et en mesure de n'être pas entravées par des habitudes antérieures dans les relations que l'on désirerait établir avec elles; cela est rare, surtout à Paris, où la vie est si remplie, les distances si grandes, et où les besoins de vanité sont si développés que l'on n'a plus guère de place ni des temps pour les relations affectueuses. Attendez ces relations, ne les forcez jamais, et vous les trouverez peut-être. Vous n'en avez pas d'ailleurs un besoin pressant, car vous avez près de vous

des affections naturelles et de solides appuis dans votre mari et dans Aline. Les liaisons trop promptes entraînent des inconvénients sérieux: vous seriez peut-être séduite par la grâce et l'esprit de telle jeune femme dont la frivolité serait tôt ou tard un exemple pernicieux ou vous causerait un froissement perpétuel. Il n'est rien de plus pénible que d'être forcé de retirer l'estime et la sympathie que l'on avait trop facilement accordées. Si j'essaye de vous prémunir contre ce chagrin, c'est parce que je connais votre nature bonne et droite, inaccessible au soupçon, et portée à supposer chez tout le monde ses propres qualités. Il vaut mieux avancer à pas lents que d'être forcé de reculer violemment; on emporte des déceptions auxquelles on s'est exposé, un sentiment triste et amer qui flétrit le cœur et rend injuste envers ceux-là mêmes qui mériteraient réellement l'intérêt que nous ne pouvons ou ne voulons plus accorder, parce que nous l'avons prodigué à ceux qui n'en étaient pas dignes, et que nos erreurs ont produit une lassitude irrémédiable. Donc, avant de vous lier sérieusement, il faut connaître, non l'esprit, mais le caractère des personnes qui vous inspirent de la sympathie. L'esprit est un ornement, non une base solide; et si le caractère n'est pas ferme et honorable, si le jugement n'est pas éclairé, tôt ou tard vous serez délaissée par caprice ou par faiblesse. L'esprit, mon enfant, est aussi séduisant qu'insuffisant dans les relations sérieuses; les paroles et les actions sont trop souvent en contradiction, et ceux qui ont une élocution facile sont facilement entraînés à abuser non-seulement les autres, mais encore à s'abuser eux-mêmes sur leur véritable caractère. Ces gens si courageux en parole commettent peut-être dans l'occasion des lâchetés inqualifiables; ces censeurs impitoyables mériteront une censure encore plus sévère que celle dont ils accablent les autres; ces personnes équitables oublieront, quand le plus mince de leurs intérêts se trouvera en jeu, les grands principes qu'elles professent, et blâmeront, si cela se trouve à leur convenance, non pas le mal, non pas ceux qui l'auront commis, mais ceux qui, en ayant été les victimes, ont l'indécatesse d'en conserver un souvenir et un ressentiment qui troublent l'indulgence dans laquelle elles ont jugé qu'il leur était avantageux de se renfermer. Avant d'accorder, votre

amitié, comparez les actions aux paroles, parce que les actions seules peuvent nous éclairer sur le caractère, et n'oubliez pas que la vérité ne peut être que dans l'identité des paroles avec les actions.

Si les personnes chez lesquelles M. de Guymont vous mènera sont bien élevées, elles vous rendront votre visite dans les huit jours qui la suivront ; cependant, je vous engage à ne pas vous montrer susceptible vis-à-vis des personnes plus âgées que vous, et généralement vis-à-vis de celles chez lesquelles vous n'aurez aucune raison de supposer un parti pris de hauteur ou de supériorité peu justifié. Une position officielle, éminente, entraîne tant d'obligations et impose tant de devoirs, que vous ne devez éprouver aucun dépit si vous ne rencontrez pas un empressement très vif chez des personnes placées dans cette condition. Si l'on marquait une froideur qui ne serait basée que sur une supériorité de fortune, mettez ces personnes à l'aise en ne vous avançant pas et en ayant toujours avec elles une politesse digne et réservée

Vous ne sauriez vous convenir dès lorsqu'elles considèrent l'égalité des revenus comme principale condition à rechercher dans leurs liaisons, et leur hauteur n'a rien qui puisse vous blesser, puisqu'elle s'exerce non sur votre personne, mais contre vos ressources pécuniaires. On dit que le nombre des femmes qui établissent une échelle sur laquelle leur politesse, leur considération, leur intérêt, prennent une marche ascendante ou descendante, et marquent des degrés différents établis d'après les différentes fortunes ; on dit que le nombre de ces femmes est assez considérable aujourd'hui : cela prouve non leur vanité, mais leur humilité. Hé quoi ! elles ne reconnaissent de valeur que celle qui leur est étrangère, qu'elles ont depuis hier et n'auront peut-être plus demain ! Le plaisant amour-propre ! et comment s'en fâcher ? il est si risible ! Comment pourrait-on désirer les connaître, et quel plaisir pourrait-on trouver dans leur compagnie ?

(A Continuer.)

SOLUTIONS

DU NO. 6.

DERNIÈRES PAROLES.

M^{lle} de Lespinasse. 1776.

« Dans les derniers temps de sa vie, M^{lle} de Lespinasse ne voyait plus que ses amis intimes. Ils étaient tous dans sa chambre la nuit de sa mort, et tous pleuraient. Elle passa les trois derniers jours dans un affaissement qui lui permettait à peine de prononcer quelques paroles. On la fit revenir un peu avec des cordiaux, on la souleva : *Est-ce que je vis encore ?* Ce furent ses derniers mots.

Correspondance de LA HARPE.

MÉTAGRAMME.

Miel. Fiel.

MNÉMOTECHNIE.

Les Sept Villes qui se disputaient l'honneur d'avoir donné naissance à Homère :

Athènes. Smyrne. Chios. Rhodes. Argos. Colophon. Salamis.

L'ALBUM DU CHEVALIER DE BOUFFLERS.

Quelle est la mode qui n'a pas encore changé depuis cent ans ?

De suivre la mode.

NO. 7.

ARITHMÉTIQUE AMUSANTE

LES TRAINS

Il part chaque jour à la même heure un train de New-York pour San-Francisco, et un train de San-Francisco pour New-York. La durée du trajet est de sept jours.

Combien chacun des trains rencontrera-t-il de trains marchant en sens inverse, de son point de départ à son point d'arrivée ?

LES CINQ INITIALES.

Quel est le Personnage historique dont l'initiale du Nom est la même que celle de la Ville où il est né, de la Ville où il est mort, du Nom de ses Sectateurs, et du Lieu où ils se réunissent pour prier ?

ERREURS D'IMPRIMERIE.

No. 1. — Démosthènes, pour se livrer à l'étuve, s'enferma dans une caserne.

No. 2. — Le four va cuire.

Tom-Tit.

Le Requisitionnaire.

PAR un soir du mois de novembre 1792, les principaux personnages de Carentan se trouvaient dans le salon de Mme de Dey..., chez laquelle l'Assemblée se tenait tous les jours. Ce rendez-vous avait excité le plus grand intérêt, pour cette soirée-là, par suite de quelques circonstances qui n'eussent point attiré l'attention d'une grande ville, mais dont une petite devait être fortement préoccupée. La surveillance, Mme de Dey... avait fermé sa porte à tout le monde, et, la veille, prétextant une indisposition, elle s'était encore dispensée de recevoir sa société habituelle.

En temps ordinaire, ces deux événements eussent fait à Carentan le même effet que produit dans Paris un relâche à tous les théâtres. Ces jours-là l'existence est en quelque sorte incomplète. Mais en 1793 la conduite de Mme de Dey... pouvait avoir la plus sinistre influence sur sa destinée, car alors la moindre démarche hasardée devenait presque toujours une question de vie ou de mort pour les nobles.

Or, pour bien comprendre la curiosité vive et les étroites finesses qui animèrent les physionomies normandes de tous les personnages pendant cette soirée, et surtout, pour partager les perplexités secrètes de Mme de Dey..., il est nécessaire d'expliquer le rôle qu'elle jouait à Carentan. La position critique dans laquelle elle se trouvait en ce moment, ayant été sans doute celle de bien des gens pendant la révolution, les sympathies de plus d'un lecteur achèveront de colorer ce récit.

Mme de Dey..., veuve d'un lieutenant-général, chevalier des ordres, avait quitté la cour au commencement de l'émigration. Possédant des biens considérables aux environs de Carentan, elle s'y était réfugiée, en espérant que l'influence de la terreur s'y ferait peu sentir. Ce calcul, fondé sur une exacte connaissance du pays, était juste, car, en effet, la révolution exerça peu de ravages en Basse-Normandie.

Quoique Mme de Dey... ne vit jadis que les familles nobles du pays quand elle y venait visiter ses propriétés, elle avait, par politique, ouvert sa maison aux principaux bourgeois de la ville et aux nouvelles autorités, en s'efforçant de les rendre fiers de sa conquête et de ne réveiller chez eux ni haine, ni jalousie.

Gracieuse et bonne, douée de cette inexprimable

douceur qui sait plaire sans supplier, elle avait réussi à se concilier l'estime générale par un tact exquis, dont les sages avertissements lui permettaient de se tenir sur la ligne délicate où elle satisfaisait aux exigences de cette société mêlée sans humilier le rétif amour-propre des parvenus.

Agée d'environ trente-huit ans, elle conservait encore, non pas la beauté fraîche et nourrie des filles de la Basse-Normandie, mais une beauté grêle et pour ainsi dire aristocratique. Ses traits étaient fins et délicats; sa taille, souple et déliée. Quand elle parlait, son pâle visage paraissait s'éclaircir et prendre de la vie. Ses grands yeux noirs étaient pleins d'affabilité, mais leur expression calme et religieuse semblait annoncer que le principe de son existence n'était point en elle.

Mariée à la fleur de l'âge avec un militaire vieux et jaloux, la fausseté de sa position au milieu d'une cour galante contribua beaucoup sans doute à répandre un voile de grave mélancolie sur une figure où les charmes et la vivacité de l'amour avaient dû briller autrefois. Obligée de réprimer sans cesse les mouvements naïfs, les émotions de la femme alors qu'elle sent encore au lieu de réfléchir, la passion était restée vierge au fond de son cœur. Aussi son principal attrait venait-il de cette intime jeunesse que, par moments, trahissait sa physionomie. A cette âme il fallait nécessairement une grande et noble passion. Aussi les affections de Mme de Dey... s'étaient-elles concentrées dans un seul sentiment, celui de la maternité. Tout le bonheur et le plaisir dont sa vie de femme avait été privée, elle les retrouvait dans l'amour extrême qu'elle portait à son fils. Elle ne l'aimait pas seulement avec le pur et profond dévouement d'une mère, mais avec la jalousie d'une épouse. Elle était malheureuse loin de lui, inquiète pendant ses absences, ne le voyait jamais assez, ne vivait que par lui et pour lui.

Pour faire comprendre toute la force de ce sentiment, même par les hommes, il suffira d'ajouter que ce fils était non seulement l'unique enfant de Mme de Dey..., mais son dernier parent, le seul être auquel elle pût rattacher les craintes, les espérances et les joies de sa vie; car le feu comte de Dey... se trouva le dernier rejeton de sa famille, comme sa femme était la seule héritière de la sienne.

Tout s'était accordé pour attiser dans le cœur

de la comtesse un sentiment déjà si fort chez les femmes. Elle n'avait élevé son fils qu'avec des peines infinies, qui le lui avaient rendu plus cher encore. Vingt fois les médecins lui en présagèrent la perte ; mais se confiant à ses pressentiments, à ses espérances maternelles, et, en dépit des arrêts de la Faculté, elle eut la joie inexprimable de lui voir traverser heureusement les périls de l'enfance, d'admirer les progrès de sa constitution ; puis, grâce à des soins constants, il avait grandi, et s'était si gracieusement développé, qu'à vingt ans il passait pour un des cavaliers les plus accomplis de Versailles. Enfin, par un bonheur qui ne couronne pas les efforts de toutes les mères, elle était adorée de son fils. Leurs âmes s'entendaient par de fraternelles sympathies. Ils n'eussent pas été déjà liés par le vœu de la nature qu'ils auraient éprouvé l'un pour l'autre cette amitié d'homme si rare à rencontrer dans la vie. Nommé sous-lieutenant de dragons à dix-huit ans, le jeune comte avait obéi au point d'honneur de l'époque en suivant les princes dans leur émigration.

Ainsi Mme de Dey..., noble, riche et mère d'un émigré, ne se dissimulait point les dangers de sa cruelle situation. Ne formant d'autre vœu que celui de conserver à son fils une grande fortune, elle avait renoncé au bonheur de l'accompagner. Elle s'applaudissait de cet acte de courage en lisant les lois rigoureuses en vertu desquelles la République confisquait chaque jour les biens des émigrés à Carentan : elle gardait donc les trésors de son fils au péril de ses jours. Puis, en apprenant les terribles exécutions ordonnées par la Convention, elle s'endormait heureuse de savoir sa seule richesse en sûreté loin des dangers, loin des échafauds... Alors, elle se complaisait à croire qu'elle avait pris le meilleur parti pour sauver tout à la fois, et son enfant et sa fortune.

Faisant à cette secrète pensée toutes les concessions voulues par le malheur des temps, mais sans compromettre ni sa dignité ni ses croyances, elle enveloppait ses douleurs dans un froid mystère. Elle avait compris toutes les difficultés qui l'attendaient à Carentan. Venir y occuper la première place, c'était défier l'échafaud tous les jours ; mais, soutenue par un courage de mère, elle sut conquérir l'affection des pauvres en soulageant indifféremment toutes les misères, et se rendit nécessaire aux riches en veillant à leurs plaisirs.

Elle recevait le procureur de la commune, le maire, le président du district, l'accusateur public, et même les juges du tribunal révolutionnaire. Les quatre premiers de ces personnages, n'étant pas mariés, la courtoisaient dans l'espoir de l'épouser, soit en l'effrayant par le mal qu'ils pouvaient lui faire, soit en lui offrant leur protection. L'accusateur public, ancien procureur à Caen, jadis chargé des intérêts de la comtesse, tentait de lui inspirer de l'amour par une conduite pleine de dévouement et de générosité ; finesse dangereuse ! C'était le plus redoutable de tous les prétendants. Lui seul connaissait à fond l'état de la fortune considérable de son ancienne cliente ; et sa passion devait s'accroître de tous les désirs d'une avarice qui s'appuyait sur un pouvoir immense, sur le droit de vie et de mort dans le district. Cet homme, encore jeune, mettait tant de noblesse dans ses procédés, que Mme de Dey... n'avait pas encore pu le juger. Mais, méprisant le danger qu'il y avait à lutter d'adresse avec les Normands, elle employait l'esprit inventif et la ruse que la nature a départis aux femmes pour opposer toutes ces rivalités les unes aux autres. En gagnant du temps, elle espérait arriver sauve à la fin des troubles ; à cette époque, les royalistes de l'intérieur se flattaient tous les jours de voir la révolution terminée le lendemain ; et cette conviction a été la perte de beaucoup d'entre eux.

Malgré tous ces obstacles, la comtesse avait assez habilement maintenu son indépendance jusqu'au jour où, par une inexplicable imprudence, elle s'était avisée de fermer sa porte. Elle inspirait un intérêt si profond et si véritable que toutes les personnes venues se soir-là chez elle conçurent une vive inquiétude en apprenant que soudain il lui devenait impossible de les recevoir, et avec cette franchise de curiosité empreinte dans les mœurs provinciales, elles s'enquéraient du malheur, du chagrin, de la maladie qui affligeait Mme de Dey... Mais à toutes les questions, une vieille femme de charge, nommée Brigitte, répondait que sa maîtresse s'était enfermée et ne voulait pas voir même les gens de sa maison.

L'existence, en quelque sorte claustrale, que mènent les habitants d'une petite ville crée en eux une habitude d'analyser et d'expliquer les actions d'autrui si naturellement invincible, qu'après avoir plaint Mme de Dey... sans savoir si elle était

heureuse ou chagrine, chacun se mit à rechercher les causes de sa soudaine retraite.

— Si elle était malade, dit le premier curieux, elle aurait envoyé chez le médecin. Et le docteur est resté pendant toute la journée chez moi, à jouer aux échecs !... Il me disait en riant que, par le temps qui court, il n'y a qu'une maladie... et qu'elle est malheureusement incurable !...

Cette plaisanterie fut prudemment hasardée.

Alors femmes, hommes, vieillards et jeunes filles se mirent à parcourir le vaste champ des conjectures. Chacun crut entrevoir un secret, et ce secret occupa toutes les imaginations. Le lendemain les soupçons s'envenimèrent. Comme la vie est à jour dans une petite ville, les femmes apprirent les premières que Brigitte avait fait au marché des provisions plus considérables qu'à l'ordinaire. Ce fait ne pouvait être contesté ; car on avait vu Brigitte de grand matin sur la place, et chose extraordinaire, elle avait acheté le seul lièvre qui s'y trouvât. Toute la ville savait que Mme de Dey... n'aimait pas le gibier. Le lièvre devint un nouveau point de départ pour des suppositions infinies.

En faisant leur promenade périodique, les vieillards remarquèrent dans la maison de la comtesse une sorte d'activité concentrée qui se révélait par les précautions même dont les gens se servaient pour la cacher. Le valet de chambre battait un tapis dans le jardin. La veille, personne n'y aurait pris garde ; mais le tapis devint une pièce à l'appui des romans que tout le monde bâtissait ; car chacun avait le sien.

Le second jour, en apprenant que Mme de Dey... se disait indisposée, les principaux personnages de Carentan se réunirent le soir chez le frère du maire, vieux négociant marié, homme probe, généralement estimé, et pour lequel la comtesse avait beaucoup d'égards. Là, tous les aspirants à la main de la riche veuve eurent à raconter une fable plus ou moins probable. — Chacun d'eux pensait à faire tourner à son profit la circonstance secrète qui la forçait de se compromettre ainsi. L'accusateur public imaginait tout un drame, pour amener nuitamment le fils de Mme de Dey..., chez elle. — Le maire croyait à un prêtre insermenté, venu de la Vendée, et qui lui aurait demandé asile ; mais l'achat du lièvre, un vendredi, l'embarrassait beaucoup. — Le président du district tenait fortement pour un chef de

chouans ou de Vendéens vivement poursuivi. — D'autres voulaient un noble échappé des prisons de Paris. — Enfin, tous soupçonnaient la comtesse coupable d'une de ces générosités que les lois d'alors nommaient un crime, et qui pouvaient conduire à l'échafaud. Du reste, l'accusateur public disait à voix basse qu'il fallait se taire, et tâcher de sauver l'infortunée de l'abîme.

— Si vous ébruitiez cette affaire...ajouta-t-il, je serais obligé d'intervenir, de faire des perquisitions chez elle...et alors !...

Il n'acheva pas, mais chacun comprit cette terrible réticence.

Les amis sincères de la comtesse s'alarmèrent tellement pour elle que, dans la matinée du troisième jour, le procureur de la commune lui fit écrire par sa femme un mot pour l'engager à recevoir pendant la soirée comme à l'ordinaire.

Le vieux négociant, plus hardi, se présenta dans la matinée chez Mme de Dey... Fort du service qu'il voulait lui rendre, il exigea d'être introduit auprès d'elle : mais il resta stupéfait en l'apercevant dans le jardin, occupée à couper les dernières fleurs de ses plates-bandes pour en garnir des vases.

— Elle a sans doute donné asile à son amant ! se dit le vieillard, pris de pitié pour cette charmante femme. La singulière expression du visage de la comtesse le confirma dans ses soupçons.

Vivement ému de ce dévouement naturel aux femmes, mais qui nous touche toujours parce que tous les hommes sont flattés par les sacrifices qu'une d'elles fait à un homme, le négociant instruisit la comtesse des bruits qui couraient dans la ville et du danger où elle se trouvait :

— Car, lui dit-il en terminant, si, parmi nos fonctionnaires, il en est quelques-uns assez disposés à vous pardonner un héroïsme qui aurait un prêtre pour objet, personne ne vous plaindra si l'on vient à découvrir que vous vous immolez à des intérêts de cœur...

A ces mots, Mme de Dey... regarda le vieillard avec un air d'égarement et de folie qui le fit frissonner...

— Venez, lui dit-elle en le prenant par la main.

H. de Balzac.

(A Continuer.)

Unlike the Dutch Process

No Alkalies

—OR—

Other Chemicals

are used in the preparation of

W. Baker & Co.'s

Breakfast
Cocoa,

which is absolutely pure and soluble.

It has more than three times the strength of Cocoa mixed with Starch, Arrowroot or Sugar, and is far more economical, costing less than one cent a cup. It is delicious, nourishing, and EASILY DIGESTED.

Sold by Grocers everywhere.

W. BAKER & CO., DORCHESTER, MASS.



UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE



Poitrine parfaite, par les Poudres Orientales.

Les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé le développement de la fermeté des formes de la poitrine chez la femme.

SANTÉ ET BEAUTÉ.

Une boîte avec notice, \$1.00. Six boîtes, \$5.00.

En vente dans toutes les Pharmacies de première classe.

Dépot général pour la Puissance.

L. A. BERNARD, 1882 rue Ste Catherine, Montreal.

ETABLI EN 1858

T. GRAHAM

IMPORTATEUR DE

Porcelaines, Verreries, Lampes, Etc.

Défiant toute compétition dans le choix de Services de Toilette, à Dîner, à Thé, etc., etc.

120 RUE SAINT-LAURENT,

MONTREAL.

Allez-Vous au Bord de la Mer

OU A LA CAMPAGNE? Alors il vous faut absolument un COSTUME CHIC.

Venez Voir Notre Ouvrage et Nos Prix

pour vous convaincre de l'élégance de notre coupe et vous assurer qu'un costume bien fait ne coûte pas plus cher qu'un costume mal ajusté.

Nous avons les MARCHANDISES les plus NOUVELLES et les Patrons les plus Elegants.

L. G. de TONNANCOUR,

TAILLEUR POUR DAMES,
10 COTE ST. LAMBERT.

25,000

CERTIFICATS ATTESTENT LES GUERISONS PRODUITES

— PAR LE —

VIN ST. MICHEL

— DANS LES CAS DE —

DÉBILITÉ

Trois petits verres par jour auront pour effet de rendre l'appétit meilleur, la digestion facile, le sang circulera chaud dans les veines et les forces reviendront comme par enchantement.

EN VENTE PARTOUT.

25 c.
PAR BOITE.
**PILULES DE NOIX LONGUES
DE MCGALE POUR
AFFECTIIONS BILIEUSES &c.
A VENDRE PARTOUT.**

Avis aux Familles pour la Conservation de leur Santé.

**LES PILULES DE NOIX LONGUES
DE MCGALE**

Etant purement végétales peuvent être données en toutes saisons et dans tous les climats ; elles ne contiennent ni mercure ni minéral quelconque.

☞ Pour le Mal de Tête, les Etourdissements et les Dérangements Bilieux.

TOUSSEZ-VOUS ?

Depuis un Jour !

Une Semaine !

Un Mois !

Une Année !

Des Années !

PRENEZ LE

Sirop de Térébenthine

DU

DR LAVIOLETTE.

Le Plus Sur.

Le Plus Efficace.

Le Plus Agréable au Goût.

NE CONTIENT

Ni Opium, ni Morphine, ni Chloroforme

EN VENTE PARTOUT.

25 et 50 cents le Flacon.

DEMANDEZ-LE.

SEUL PROPRIÉTAIRE : J. G. LAVIOLETTE, M.D.,
217 Rue des Commissaires, Montreal.



RIEN NE SURPASSE

Le Savon "SUNLIGHT"

IL EVITE

*Le Fouillage, Les Durs Frottements,
Les Douleurs dans le Dos, Les
Mains Endolories.*

Ne faites pas un autre lavage sans essayer le Savon **SUNLIGHT**

REFUSEZ LES IMITATIONS A BON MARCHÉ.

DEPOT DU SAVON SUNLIGHT, POUR QUEBEC :

**FRANK MAGOR & CIE.,
MONTREAL.**